Publié le 4 octobre 2026.
www.entreprises-coloniales.fr

André JOYEUX (1871-1929) : peintre, caricaturiste, architecte, professeur

André-Michel JOYEUX

Né à Essonnes, canton de Corbeil, le 18 avril 1871.
Fils d'Auguste Michel Joyeux et de Idde Marguerite Collaud, entrepreneurs de charpente.
Marié à Paris IVe, le 26 octobre 1893, avec Léonie Eugénie Blanche Duffourc (1869-1940), fille d'un chef de bureau au PLM. Dont :
— André Léon Auguste (Paris VIe, 18 août1890-Massiges, 25 septembre 1915, mpf) : engagé volontaire pour trois ans à Melun, le 26 février 1909, pour le 31e R.A. ;
— Denys Michel Émile)(Essonnes, 16 octobre 1894-Marseille, 18 novembre 1970). Marié à Oujda (Maroc), le 20 mai 1920, avec Simone Michelle Meyffren.

Engagé volontaire pour trois ans à Versailles, le 12 mars 1890, pour le 1er régiment de cuirassiers.
Brigadier de cuirassiers (23 sept. 1890). Cassé de son grade et rétrogradé 2e classe (2 août 1891).
Passé au 3e régiment de spahis pour convenances personnelles (29 déc. 1891).
Brigadier (11 mars 1893).
Renvoyé dans ses foyers (12 mars 1893).
Élève de l'Académie Jullian (selon André Salmon, *L'Europe nouvelle*, 9 janvier 1921, p. 56 et *L'Impartial*, 30 août 1929). Non recensé comme tel dans l'article très substantiel de wikipedia sur l'académie Jullian.
Artiste peintre domicilié chez ses parents lors de son mariage (26 octobre 1893).
Ancien élève de l'école des Beaux-Arts (*La Dépêche coloniale*, 20 juin 1904, p. 4) : probablement pour obtenir son diplôme d'architecte et assurer la matérielle.
Entré dans les services civils de l'Indochine (11 février 1904).
Sous-inspecteur des bâtiments civils à Hanoï.
Membre du groupe des Topo de Hanoï à l'origine de la revue *Pages indochinoises*.
Modeste participation à l'Exposition coloniale de Marseille (1906).
Architecte des bâtiments civils à Saïgon (1907).
Professeur à temps partiel à l'École de Biênhoà (1908).
La *Vie large des colonies*, album de caricatures (Paris 1912).
Illustrations de *Terre de Bouddha*, de Pierre Rey (1913).
Couverture de *Rêves d'Annam*, de Jean Jacnal (1913).
Directeur des écoles professionnelles de Biênhoà et Giadinh (1913).
Inspecteur des écoles d'art indigène de Cochinchine, incluant Thudaumot (janvier 1915), déchargé de ses fonctions d'architecte.
Guide illustré du Langbian, avec Bouvard (1915).
Décoration des abords du bungalow de Trian (1918).
Affiche en faveur de l'emprunt (1918).
Préparation de la participation de la Cochinchine à l'exposition nationale coloniale de Marseille (1921-1922).

2/2

Illustrations de *La Vie et les Paroles merveilleuses de Bouddha Gaudama de Kapilavastu,* et de *la Terre de Bouddha,* de Pierre Rey (1923).

Sous l'œil de Bouddha, drame asiatique, film (1924).

Participation de la Cochinchine à l'exposition des arts décoratifs (Paris, 1925).

Illustrations de Jean Bordeneuve, *Les Grandes Chasses en Indochine* (Saïgon, 1926).

Le *Tout-Saïgon*, album de Maurice Loesch, caricaturiste, élève de Maurice Joyeux (mai 1928)

Exposition au théâtre municipal de Saïgon des œuvres de M. Thai-Duong, élève d'André Joyeux (janvier 1938)

———————

Palmes académiques (date à préciser).

Membre de la Société des études indochinoises.

Chevalier de la Légion d'honneur (*JORF*, 16 août 1923).

Décédé à Marseille, le 10 juillet 1929.

ÉTAT CIVIL D'ESSONNES
PUBLICATIONS
(*L'Indépendant de Seine-et-Oise*, 15 octobre 1893, p. 3, col. 3)

Entre :

M. Joyeux André-Michel, artiste-peintre, à Essonnes, rue de Corbeil, 6 ; et Dlle Duffourc Léonie-Eugénie-Blanche, sans profession, à Paris, boulevard Henri-IV, 46.

———————

AU TONKIN

TRAVAUX PUBLICS
(*La Dépêche coloniale*, 20 juin 1904, p. 4, col. 3-4)

Par arrêtés du gouverneur général de l'Indo-Chine, en date des 30 mars, 1er, 6 et 18 avril 1904 :

M. Agostini (Jules), sous-ingénieur des travaux publics, est nommé ingénieur de 3e classe à compter du 1er janvier 1904.

M. Blazy, conducteur de 4e classe des travaux publics, est élevé à la 3e classe de son gradée.

M. Joyeux, ancien élève de l'école des Beaux-Arts, est nommé sous-inspecteur de 2e classe.

M. Fayard, conducteur de 4e classe des ponts et chaussées, est nommé au gradée correspondant dans le cadre permanent des travaux publics.

———————

INDO-CHINE
(*La Dépêche coloniale*, 25 juin 1904, p. 3, col. 3)

M. Joyeux, sous-inspecteur de 2e classe des bâtiments civils du cadre auxiliaire des travaux publics, nouvellement nommé, est mis à la disposition de l'ingénieur en chef de la 1re circonscription du service ordinaire.

———————

Hanoï
CHRONIQUE LOCALE
(*L'Avenir du Tonkin*, 8 novembre 1905, p. 3, col. 3)

Travaux importants. — Une commission composée de MM. Lichtenfelder, architecte, chef du service central d'architecture, président ; Joyeux, inspecteur des bâtiments civils ; Vallon, administrateur des services civils, désigné par M. le secrétaire généra! de l'Indo-Chine, se réunira sur la convocation de son président pour procéder, à Hanoï, à la réception d'un billard de style et accessoires fournis par la maison Bataille, de Paris, pour le gouvernement général.

Voilà une nouvelle qui va remplir d'aise l'ombre du Grand Roi ! et l'âme de ses nombreux imitateurs.

Plaudite cives [1]… et surtout payez contribuables

———————

Hanoï
CHRONIQUE LOCALE
(*L'Avenir du Tonkin*, 7 février 1906, p. 3, col. 5)

Une œuvre d'art. — Il serait injuste de ne point parler du dessein composé par M. Joyeux pour le programme de la Croix-Rouge*. M. Joyeux nous a, depuis longtemps, habitués à une virtuosité de métier jointe à une originalité de conception qui lui font le plus grand honneur. Mais son programme de la Croix-Rouge dépasse ce que nous connaissons de lui et nous ne saurions assez le louer de la simplicité, véritablement émotionnante, de sa composition. C'est là de l'art et du meilleur. Nos très sincères félicitations.

———————

PROMOTIONS DANS LES TRAVAUX PUBLICS
(*L'Avenir du Tonkin*, 20 juillet 1906, p. 2, col. 2)

Par arrêté du gouverneur général de l'Indo-Chine, en date du 15 juillet 1906, rendu sur la proposition du directeur général des Travaux publics :

Sont promus à compter du 1er juillet 1906 au point de vue du rang d'ancienneté :

……

8° Au grade d'inspecteur des bâtiments civils de 2e cl.

M. Joyeux, André, injecteur de 3e cl.

———————

[1] Applaudissez citoyens.

Tribune Libre
(*L'Avenir du Tonkin*, 29 novembre 1906, p. 3, col. 5)

Nous rappelons que tout ce qui paraît sous cette rubrique n'engage pas la responsabilité du journal.

Hanoï, le 27 novembre 1906.
Monsieur le directeur de « l'Avenir du Tonkin », Hanoï.

Monsieur le directeur,

Dans un entrefilet « Faux bruits », paru dans votre journal du 26-27 novembre courant, vous annoncez que madame Joyeux a été l'objet d'une agression. Comme il existe, à Hanoï, plusieurs Joyeux (sans jeu de mots), il conviendrait de donner de plus amples renseignements, afin d'éviter des confusions de personne. Je compte sur vous pour compléter l'entrefilet visé. Nous n'avons jamais eu maille à partir avec notre personnel indigène et notre bep n'exploite pas le café de la citadelle.

Veuillez agréer, Monsieur le directeur, mes salutations empressées.

E [dward] Joyeux,
administrateur des Services civils,
chef du 4e bureau de la résidence supérieure.

EXPOSITION COLONIALE DE MARSEILLE (1906)

Le palmarès de l'Indo-Chine
à l'exposition de Marseille
(*L'Avenir du Tonkin*, 29 décembre 1906)

Classe 53. — Peinture, sculpture, architecture, gravure et lithographie coloniale, œuvres des artistes métropolitains et indigènes, arts décoratifs.

Argent

Joyeux

CHRONIQUE LOCALE
(*L'Avenir du Tonkin*, 14 mars 1907, p. 3, col. 3)

Départs. — Liste des militaires et fonctionnaires désignés pour embarquer sur le paquebot « Tonkin » de la Cie des Messageries Maritimes partant de Haïphong le 16 mars 1907, à destination de Marseille.

Pour Marseille. —… Mme et M. Joyeux et ses enfants, inspecteur des Travaux publics

———————

CHRONIQUE DE HAÏPHONG
(*L'Avenir du Tonkin*, 18 mars 1907, p. 1, col. 2)

Liste des passagers. — Partis par la « Manche », le 16 mars 1907 :

Pour Marseille. — … Mme et M. Joyeux

———————

Congés de convalescence de six mois
(*La Dépêche coloniale*, 11 avril 1907, p. 3, col. 1)

Joyeux, inspecteur des bâtiments civils

———————

EN COCHINCHINE

MARINE MARCHANDE

Départ de paquebots
(*La Dépêche coloniale*, 17 avril 1907)

Le paquebot *Tonkin* (M.M.), arrivé à Marseille le 15 avril 1907, venant de l'Indo-Chine, avait à bord :
M. Joyeux, inspecteur des bâtiments, et sa femme

MARINE MARCHANDE

Départ de paquebots
(*La Dépêche coloniale*, 31 octobre 1907, p. 3, col. 3)

Le paquebot *Euphrate* (M. M.), partant de Marseille le 8 octobre 1907, à destination de l'Indo-Chine, a pris à son bord :
Joyeux, inspecteur des bâtiments civils, et sa femme.

TABLEAU D'AVANCEMENT
(*La Dépêche coloniale*, 5 mars 1909, p. 3, col. 3-4)

Pour le grade d'inspecteur de 1re classe des bâtiments civils : MM. Joyeux, Delaval, inspecteurs de 2e classe.

Annuaire général de l'Indochine française, 1910, p. DLXXV
Rues de Saïgon
Rue Chasseloup-Laubat
No 12 Joyeux, Travaux publics…

Annuaire général de l'Indochine française, 1911, p. 588
Saïgon
Arrondissement des bâtiments civils
Josse, Joyeux, palmes acad., inspecteurs principaux, à Saïgon (études et projets)

Mutations et nominations
DANS LE PERSONNEL COLONIAL
(*La Dépêche coloniale*, 31 mars 1911, p. 3, col. 3)

NOMINATIONS ET PROMOTIONS

Ont été promus dans le personnel des travaux publics de l'Indochine*, pour compter du 1er janvier 1911 :

Au grade d'inspecteur principal des bâtiments civils : M. Joyeux, inspecteur de 1re classe.

À PARIS

Le dîner des Français d'Asie

(*La Dépêche coloniale*, 14 novembre 1911, p. 1, col. 4-5)

Samedi dernier a eu lieu, chez Ledoyen, le dernier grand dîner des Français d'Asie pour 1911.

……

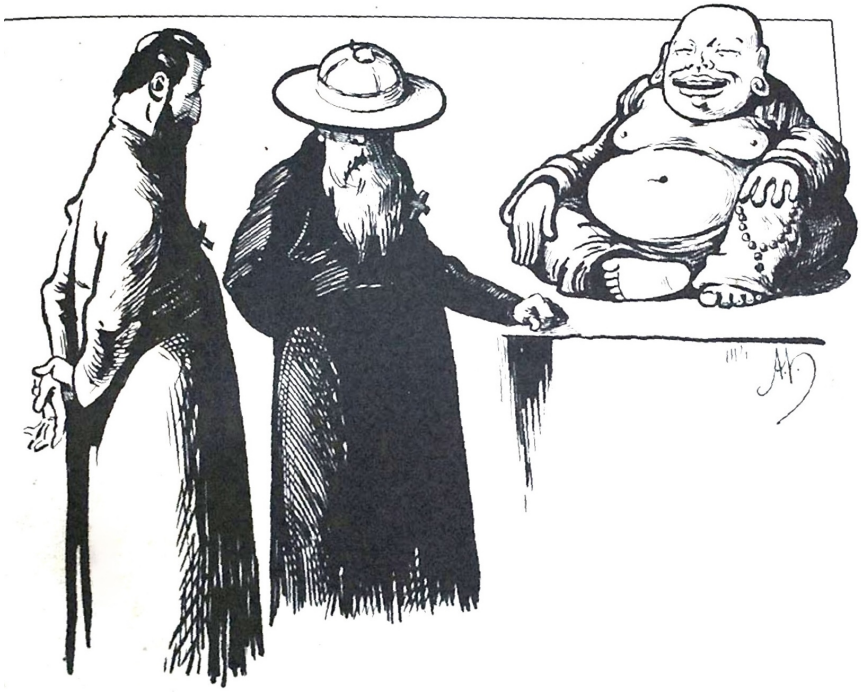
Les écrivains d'Asie y étaient représentés par : Jean Ajalbert….

Les artistes par : … Joyeux…

LA VIE LARGE DES COLONIES



Maurice Bauche, éditeur, 5, rue des Filles Saint-Thomas, Paris
Les fonctionnaires.. — Les domestiques. — Les pirates. — La joie de vivre



Les Bouddhas.
— Il est plus rigolo que le nôtre.

NOTRE ÉPOQUE

LA VIE LARGE...

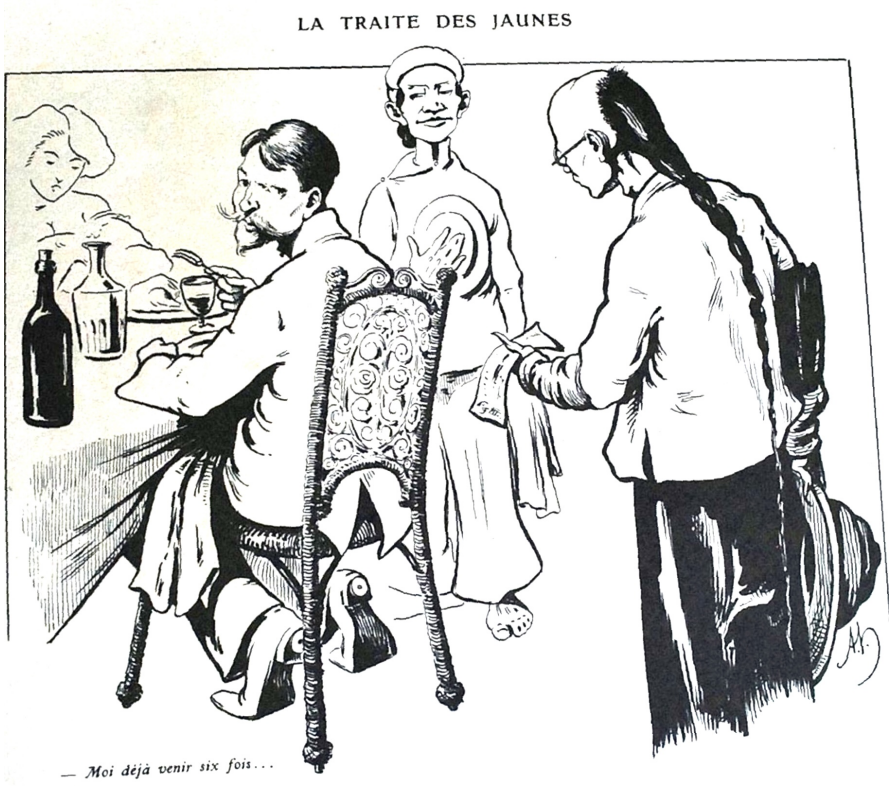
(*La Dépêche* (Toulouse), 22 janvier 1912, p. 1, col. 5-6)

Il faut en rabattre, de la formule surannée de la vie libre et large des colonies, — du moins pour l'Extrême-Orient. Oui, la solde double d'Europe... ! Eh bien ! l'on n'est guère plus riche, avec deux fois plus d'argent, quand tout, presque tout, coûte plus cher... Tant de coloniaux d'Indo-Chine, par mesure d'économie, prenaient l'habitude de s'approvisionner par colis postaux de France, que le commerce local s'est cru en droit de réclamer des tarifs prohibitifs... Cependant. il n'est question que du faste de nos fonctionnaires lointains... Eux-mêmes accréditent la légende par quelque fierté bien humaine... Vont-ils avouer qu'ils se sont trompés, et s'offrir à la raillerie des parents, des amis, ceux qui, par conviction, calcul ou nécessité, ont choisi la carrière d'exil ! Mais non, mieux vaut crâner que se résigner ; bien rares ceux qui viendront se plaindre... On avait rêvé la vie large... Ce sera la vie, tout court, comme au pays natal, avec des risques en plus, — mais dans l'orgueil d'être les conquérants les civilisateurs, les blancs. Le sentiment n'a rien de banal qui hausse les énergies à ce point de vue, quand il n'empoisonne pas l'émigrant du seul préjugé de sa valeur, de la seule infatuation de son origine, au détriment de l'effort et du mérite...

La vie large... ! Cependant, la colonie est obligée de se défendre contre les *indésirables* qui ne cessaient d'arriver, sans moyens d'existence, convaincus qu'au débarqué, sans références, sans aptitudes spéciales, sans métier, tout de même, sur l'heure, ils se tireraient d'affaire. Il a fallu aviser ; les fonds de secours devenaient insuffisants, et l'administration ne possédait pas les ressources nécessaires pour rapatrier tous les malchanceux. Alors, on en a vu qui acceptaient les besognes de coolies, obligés, pour ne pas mourir de faim, à disputer le bol de riz de l'indigène de plus basse condition... Désormais, nul n'entrera en Cochinchine. qui ne puisse prouver que son retour est garanti par son billet ou le dépôt du prix, aux mains des compagnies de navigation rendues responsables de leurs passagers indigents.

La vie large ! Longtemps encore, pourtant, des ignorants iront vers le mirage sans vouloir entendre les avertissement s qui ne manquent pas.

C'est en feuilletant d'amusantes images que je tombe à ces considérations maussades. Des images amusantes au premier regard, — où le pittoresque des figures, la verve du texte qui les souligne, dans leur imprévu d'exotisme, sollicitent la curiosité, avant de provoquer la réflexion. L'album que je parcours, *la Vie large*, comme titre est de M. André Joyeux, un fonctionnaire... Oui, un fonctionnaire, et même qui fonctionne... Il y en a.. Encore une légende qui se démonétise, celle du fonctionnaire colonial qui n'est jamais aux colonies. Pour M. André Joyeux, mettons qu'il soit une exception, on ne saurait lui adresser ce reproche… Il aime l'existence saïgonnaise que lui a dispensé la destinée... Ça lui est venu de jeunesse, en faisant de la peinture à l'École des beaux-arts... Il a rêvé de la couleur, plus qu'on lui en montrait à l'académie Julian... Il s'est engagé et, rouge spahi, sous le ciel algérien, il a pris le goût des randonnées vers l'inconnu. En Indo-Chine, il s'est incorporé aux travaux publics, pour l'architecture. C'est de ce poste que, depuis dix ans, cet André Joyeux a appris à aimer les coloniaux et à s'en faire aimer. Il ne leur veut point de mal, et ce n'est pas de sa faute si la vue et la lecture de son recueil, après le rire, amène des constatations pénibles.



La traite des jaunes. Traduire : la facture impayée du Chinois par un couple de petits blancs désargentés possédant tout de même un domestique annamite

La vie large ?

Voyez la *Traite des jaunes*. Monsieur et Madame sont à table. Le Chinois présente. une facture, et le bon Annamite, les lèvres allongées d'un mauvais sourire, écoute l'encaisseur insister :

— *Moi, déjà venir six fois !*

À Paris aussi, la dette est connue, mais cela n'a pas la même amertume que là-bas, Eldorado de la vie large.

Et la planche : *Progrès*, qui montre la marchande de poulets et le vieux Cochinchinois pilotant une jeune dame fraîchement débarquée :

— *Il y a dix ans, Madame, on avait ça pour dix sous.*

Il n'est que temps d'enrayer l'exode chimérique. N'en jetez plus, sur le sol encombré, l'Indochine est pleine, de ces pauvres hères dont ce fragment de dialogue révèle la méprise, — dans un bureau de Messageries maritimes.

— Une place, sur le bateau, pour rentrer ? interroge l'employé.

— Non. Ici. Pour manger.

Et le corps déjeté, la figure hâve disent assez la recherche inutile du malheureux de porte en porte.

Mais pour ceux qui ont réussi, l'existence n'est pas aussi reluisante que le proclame l'optimisme officiel. Dans son denier rapport, M. Viollette, qui a crié d'utiles vérités, depuis deux ans, sans se targuer d'être infaillible, fait trop bon marché du risque colonial. Il ne voit que résidences somptueuses ou du moins confortables, domesticité abondante, vivres pour rien, et des médecins partout, et, partout, e dernier cri de l'hygiène. Hélas ! ceci n'est que l'exception, et, passé les grandes agglomérations, ce n'est. qu'installations de fortune, à des journées, à des semaines de tous secours et de tous soins. La maladie et la mort passent aussi en France. Tout de même, elles ne

rôdent point implacables et sournoises, n'épargnant guère à personne, en outre de tous les maux d'Europe, les dysenteries et les fièvres infectieuses ou pernicieuses ; le voilà le supplément de solde. Soyez sobres et faites bouillir votre eau ! Oui, mais on n'éteint pas le soleil meurtrier, on n'assèche pas la forêt, le marais, la rivière délétères. Et, d'ailleurs, sans atteinte brutale, c'est le délabrement physique, à la longue, que M. André Joyeux, dans une scène de *Diagnostic*, indique d'un crayon expressif et d'un mot typique du médecin questionnant le client efflanqué, dans le vêtement trop vaste, les yeux creux, le nez anguleux, la joue décharnée :

— Combien de séjour ?

— Huit ans.

— Parbleu !

Parbleu, oui, cela suffit. Car, si l'on marque des coloniaux de boulevards ou d'antichambres ministérielles, il y a ceux qui ne rentrent guère... Il y a ceux qui ne rentrent pas, et pour qui chaque pas vers le tableau d'avancement est une étape rapide vers la fosse finale.... Il y a ceux qui se décident à rentrer, trop tard.

— *Un voyageur descend à contre-voie*, note M. André Joyeux, et c'est, en mer, tombant d'un paquebot, la caisse qui s'engloutit avec une mortelle dépouille.

Tout de même, ces risques de l'exil tropical, ils sont acceptés le plus souvent avec bonne humeur et non sans élégance. À Paris, en France, les coloniaux ne sont pas eux-mêmes. Les uns plastronnent, les autres s'effacent. Ce n'est plus cela. Pour les retrouver Français ou Parisiens, il faut les voir chez eux, c'est-à-dire par les villes où la brousse de hasard où les a semés le destin. Bien entendu, je ne parle pas de ceux qu'ils appellent « les cuvées réservées » du lot privilégié d'en haut, mais de la foule dispersée à travers les cinq parties de l'Indochine.

La vie large, ils ne l'avaient pas rêvée comme ça. Eh ! qu'importe, ils ne prendront pas l'œuvre au tragique, mais à la blague.

Végétation luxuriante... Un pays où tout pousse, devait imaginer celui-ci, autrefois, qui, assis sur une mille, hirsute, la pipe à la touche, vient d'ouvrir une caisse d'épicerie, déchiffre les étiquettes des boîtes que déballe sa congaï, et murmure, philosophiquement, autant qu'ironiquement :

— *La récolte des petits pois…*

Il en va ainsi pour tout. On se débrouille pour être heureux, quand même... Enfin, la plupart, au vrai, ont discerné le meilleur moyen.de tromper la vie, par le travail — et ils travaillent, et se passionnent pour le devoir qu'ils se sont assigné. Ainsi,. M. André. Joyeux en oubliera l'œuvre personnelle qu'il pouvait tenter, pour se dévouer à la cause des écoles professionnelles, où des enfants annamites apprennent des métiers d'art lucratifs. Par le rappel du génie de la race à ses traditions et l'apport du progrès occidental, en supprimant les modèles chinois et japonais sempiternellement recopiés, en mettant les élèves en face de la nature, il a préparé l'éclosion d'un art néo-annamite original.

La vie large ! Probablement, ce n'est pas celle de serviteur de l'État et de professeur de fonte à cire perdue et de céramique en terre de Biênhoà que rêva jadis notre ardent spahi aux bords de l'oued algérien. Cependant, une prospérité plus éclatante, mais plus égoïste, ne lui aurait pas procuré tant de joie fière. que cette vie moins large, mais plus haute de perspective, morale et de satisfaction intime. De ce qui est, pour d'autres, une aigre tâche journalière, il a fait sa jouissance quotidienne. Il peint, ii dessine, il combine avec les bambins d'Annam, merveilleusement doués, des vases au galbe inédit, où grimpent des crabes, des crevettes, où s'enroulent de souples algues. Il est enthousiaste des couchante terrifiants qui inondent de sang écarlate la rizière verte. Il a reculé les horizons de l'existence bureaucratique jusqu'à l'infini de sa sensibilité d'artiste, ,et. de sa religion d'altruisme.

Ainsi fait, M. André Joyeux, et je ne serais pas étonné qu'il n'enviât rien. à personne, quand je me le représente le jour où il va corriger les travaux de ses petits écoliers

prodiges, dans l'extraordinaire atelier où la langouste voisiné avec le chien, dans le vaste local commun où près des fourneaux et des creusets, non loin d'un buffle couleur d'argent sale, amené de la fourrière, et qui n'a pu entrer que les cornes de biais, sur la table des petits modeleurs, se pavane une poule entravée d'un lien de rotin. D'autres enfants, autour d'une jatte où frétille un *ca-ro* ou un *ca-tré*, attentifs, s'appliquent à le reproduire. Un gamin, d'un geste preste de chat, pêche le poisson noir de jais pour voir de près un détail de nageoire ou d'ouïe, et le replace bien vite dans l'eau pour ne pas le fatiguer.

Et M. André. Joyeux, fonctionnaire, trouve que le temps est bien pressé de fuir, en Indochine.

JEAN AJALBERT.

Les civilisés
Le« tarif militaire… et maritime »
(Album JOYEUX)
(*L'Indochine libérale* , 5 mars 1912, p. 3, col. 1)

Dimanche soir, un matelot de l'État s'est fait véhiculer en pousse-pousse pendant quatre heures. Arrivé près du port de guerre, il descendit du pousse et prit la fuite à toutes jambes en oubliant de solder le coolie-xe. Mais le matelot avait compté sans le vent qui lui enleva son béret ; ce dernier a été ramassé par la police. Ce voyageur paiera probablement plus cher qu'ii ne l'espérait sa promenade en pousse-pousse.

Publicité
(*L'Indochine libérale* , 5 mars 1912, p. 3, col. 4-5)

Vient de paraitre

La Vie Large des Colonie

Cinquante dessins en noir de A. Joyeux

Couverture et titres en noir et rouge

Préface de Jean Ajalbert

Le cœur a ses raisons



— Si tu ne me fais pas porter au Tableau, tu n'es qu'une dinde...
(Réduction au quart de l'un des cinquante dessins de l'album)

Titres des Chapitres :

Les conquérants. — Les fonctionnaires. — Les domestiques. — Les pirates. — La joie de vivre.

Album publié par Maurice BAUCHE, éditeur à Paris, 5 rue des Filles-Saint-Thomas.

En vente à Saigon
à la Librairie Portail
et aux bureaux du « Courrier Saigonnais »

Tirage strictement limité à cinq cents exemplaires numérotés

Exemplaire N° 1, avec les originaux en couleur de la couverture et des titres, sur Japon de la Manufacture Impériale de l'Insetsu-Kioku à Tokio, et un dessin original sur titre, de la main de l'artiste. . . . . Fr. 500.00

Exemplaires nos 2, 3, 4, 5, 6 et 7, sur Japon de la Manufacture Impériale de l'Insetsu-Kioku, avec un titre original en noir et un des dessins originaux. 200.00

Exemplaires nos 8 à 47, sur velin teinté de Van Gelder Zonen, avec un dessin original. 50.00

Exemplaires nos 48 à 500, sur alfa teinté 12.50

— Si tu ne me fais pas porter au tableau (d'avancement), tu n'es qu'une dinde…

LA VIE LARGE...
PRÉFACE
II
(*L'Avenir du Tonkin*, 9 mars 1912, p. 1, col. 1-2)
[Nº précédent manquant]

Comme l'on avait fêté la *Vie indochinoise* d'A. Cézard, la revue illustrée dont la rare collection nous documente si verveusement sur le Tonkin de 1897 à 1899 — on fit le plus cordial accueil à l'illustrateur du *Topo*, qui, avec cette collaboration, devenait le plus joli magazine de l'Indochine. Car, on aune et cultive les arts, mais oui, du Mé-Kong au fleuve Rouge. Saïgon — même chose... je l'ai déjà dit — a son Salon annuel, organisé par la Société des Beaux-Arts de Cochinchine, dont les expositions ne sont point que des manifestations récréatives d'amateurs. D'abord, la Société est présidée par M. Ernest Outrey, un haut fonctionnaire, encore, qui travaille, cela fait deux déjà, et même qui, comptent pour plusieurs, et M. Outrey n'est pas l'homme des tentatives platoniques et de l'art pour l'art. Mais il y a la question des écoles professionnelles, et l'administrateur et l'artiste devaient se passionner également pour une œuvre dont relèvent à la fois le problème de la culture intellectuelle de l'indigène, et celui du rendement pratique de notre enseignement franco-annamite.

Comme intérimaire du professeur de dessin et de modelage à l'École professionnelle de Hanoï, M. André Joyeux, aux heures laissées libres par son service ordinaire, avait pris contact avec le délicat artisan annamite, et, des leçons du maître et de l'application subtile et patiente des élèves, il était résulté des progrès qui frappèrent la chambre de commerce.

Cette expérience devait être reprise avec une nouvelle ardeur, au retour d'un congé en France — après trois ans et demi de séjour administratif — à l'École professionnelle de Biên-Hoà, où, en dehors de ses fonctions, M. André Joyeux, un jour par semaine, dirige les études des apprentis sculpteurs, ébénistes, fondeurs, rotiniers, potiers, etc. À l'enseignement des écoles professionnelles, on pouvait devoir un art décoratif annamite. M. A. Joyeux a indiqué la méthode, la recherche de la beauté dans les formes des choses et des êtres qu'on a sous les yeux. Aussi supprime t-il les modèles chinois, japonais, européens, sempiternellement recopiés. De ce travail en face de la nature, tout de suite a surgi l'originalité d'un art néo-annamite en d'admirables stylisations de la fleur et de la faune indochinoises, s'entremêlant à l'emblématique dragon, s'adaptant aux compositions des légendes nationales. À un concours régional, un pavillon en bois précieux a été entièrement construit par les élèves de l'école de Biên-Hoà : charpente, couverture, sculptures, céramiques et peintures sont sorties de leurs mains.

Voilà les tendances heureuses qu'encourage la Société des Beaux-Arts de Cochinchine, éprise d'un idéale réaliste qui, par le rappel du génie de la race à ses traditions et l'appoint du progrès occidental, fournit à nos sujets et protégés la formule d'un travail supérieur et lucratif : car, les acheteurs, autant annamites qu'européens, se font inscrire en grand nombre... N y a-t-il pas lieu de féliciter les promoteurs de telles initiatives, si dignes de la mission civilisatrice de la France ?

Nous nous sommes très éloignés de *La Vie Large*, dont il fallait, pourtant, que l'on connût l'auteur. L'œuvre se suffisait à elle-même. Cependant elle ne pouvait dire que l'artiste avait d'autre» titres à notre suffrage que de nous avoir plu par sot art. C'est l'artiste que j'ai goûté, d'abord ignorant l'homme. Mon plaisir ait doublé devant ces estampes, depuis que je sais que l'homme est, en plus, un bravo homme, dans la force des termes. J'imagine qu'il en ira de mêne, pour ceux qui la liront le jusqu'au bout...

La Vie libre et large des Colonies... Probablement ce n'est pas celle de serviteur de l'État et de professeur de fonte à cire perdue et de céramique en terre de Biên-Hoà, que

rêvait l'ardent spahi aux borde de l'oued algérien, ou l'entrepreneur courant aux grands travaux du Tonkin...

Cependant, une prospérité plus éclatante ou fastueuse, mais plus égoïste, ne lui aurait certainement pas procuré tant de joie fière que la vie moins large qu'il ne l'avait entrevue, mais plus haute de visée morale et de satisfaction intime. De ce qui est pour d'autres l'aigre tâche journalière, il a fait une jouissance quotidienne.

Etc.

[même fin que l'article de *La Dépêche*]

JEAN AJALBERT.

LA VIE LARGE...
PRÉFACE III
(*L'Avenir du Tonkin*, 18 mars 1912, p. 1, col. 1-2)

Voici deux Indochinois pour qui le congé de France aura coulé rapidement. Il est vrai que le séjour colonial ne leur paraît pas insupportable, non plus. M. André Joyeux comme M. Jean Ricquebourg dessinant ou rimant, ont, évidemment, des moyens de dompter le temps qui ne sont pas à la portée de tous les coloniaux. Pourtant, il n'y a pas que le ponceau ou la lyre pour se distraire et s'occuper : il y a le travail, sous toutes ses formes ; non pas seulement le travail qui rapporte en piastres ; non pas le travail mécanique encore, les besognes automatiques, où la pensée ni le cœur n'ont de part ; mais le travail pour s'augmenter, s'élever, être utile aux autres. Je m'arrête ; je ne veux pas plagier les traités de morale usuelle : je voulais dire que beaucoup, par le seul emploi de leurs facultés d'observer et de traduire, ont su se procurer la vie libre et large, la vraie, qui dépend de chacun, plus que de la richesse et du luxe. En même temps qu'à l'artiste de *La Vie large* et qu'au poète de *l'Encens et le Riz*, je songe à l'historien de *la Cité annamite* dont une nouvelle partie vient d'être publiée. Celui-ci encore apparaît comme un de ceux à qui l'étude enlève le loisir de trouver des longueurs à l'existence.

*
* *

Par un jour lugubre de novembre, M. André Joyeux m'est arrivé avec du soleil et de l'enthousiasme à brassées. Il me montrait ses dessins qui, tous, me rappelaient des personnages, des scènes de la vie franco-indochinoise, d'une vérité étonnante, surprise d'un œil sûr, rendu, d'un art remarquable. Grandeur et servitude coloniales. Là, nos rapporteurs sévères, en feuilletant quelques planches, auraient pu se rendre compte que fonctionnaires et colons ne sont pas tous logés dans de somptueuses résidences, avec médecins et sages-femmes sous la main ! Dans ces feuillets, on pouvait constater surtout la bonne humeur, la saine gaité française, debout contre les risques de toutes sortes, que les métropolitains sont en train de supprimer au livre, largement bordé de noir, de la colonisation.

Pour ses vacances, M. André Joyeux se mettait en quête d'un éditeur, et il l'a trouvé, qui lui a confectionné un album des plus confortables. Et l'œuvre originale n'a pas perdu, comme il arrive quelquefois, à la reproduction. Elle a conservé toute la force du trait : rien ne s'y est atténué de la solidité et du relief de ces compositions, qui m'avaient ravi en manuscrit. Et les légendes, sobres et typiques, ne pouvaient que gagner à l'impression. Et M. André Joyeux me met la préface sous la gorge. Il la lui faut dans quarante-huit heures, pour que l'on tire lundi, pour que l'on broche mardi, et qu'il emporte des exemplaires mercredi : car.il prend le train jeudi, pour être vendredi à Marseille, d'où il s'embarque samedi pour Saïgon. Et il a exécuté son programme. Et,

sans doute, depuis. huit jours, depuis l'autre bateau, *La Vie large* doit être sur toutes les tables, — et dans toutes les bibliothèque, qui ont su collectionner la rare V*ie indochinoise* d'A. Cézard.

Il y a de claires journées ainsi, quand, dans le brouillard et les inondations de la Seine, perce quelque rayon d'Extrême-Orient…

———————————

La vie large des colonies
(*Le Cri de Saïgon*, 15 mars 1912, p. 12)

Est-il trop tard pour donner notre impression sur l'album de 50 dessins, dus à la plume de notre concitoyen André Joyeux, fonctionnaire des travaux publics, album édité à Paris et préfacé par Jean Ajalbert, un des maîtres de la littérature coloniale ?

Le titre.de cet album renferme l'analyse de l'œuvre artistique du talentueux dessinateur, qui mérite d'être placé à côté des maîtres humoristes les plus réputés de la capitale mondiale de l'art.

Ses cinquante dessins sont plus instructifs, plus éloquents et plus implacablement documentaires que les pages les plus ironiquement spirituelles, que les satires ou les pamphlets les plus ingénieusement fleuris d'artifices littéraires, qui puissent se trouver dans la littérature coloniale des maîtres les plus réputés.

Le célèbre cliché de la *Vie large aux colonies*, est illustré d'exemples comportant un jugement définitif dans sa forme sardonique, où toute sévérité est bannie, où la conviction est sollicitée par un réalisme ironique, traité sans nulle amertume, comme sans prétention, par un procédé évoquant la complexion et la mentalité de notre immortel Rabelais.

Cette œuvre est saine, opportune, et instructive. Elle remet les choses au point et restitue son sens perfidement ironique à l'expression : la vie large aux colonies, qui est passée à l'état de légende, du jour où nos parlementaires se sont abattus sur nos colonies, pour les désorganiser et les rendre inhabitables à leurs compatriotes, pour restreindre à leur seul profit la vie large aux colonies, par un cynique étalage d'appétits et de jouissances, par un faste de parvenu et l'insolent autoritarisme de démagogues arrivés au pouvoir.

———————

RETOUR EN COCHINCHINE

MARINE MARCHANDE

Départs de paquebots
(*La Dépêche coloniale*, 24 janvier 1912, p. 2, col. 4)

Le paquebot *Tourane* (M. M.), partant de Marseille le 28 janvier 1912, à destination de l'Indochine, prendra à son bord :

Joyeux, inspecteur principal des bâtiments civils

Les obsèques de M. Malan,
secrétaire général de l'Indochine
(*L'Indochine libérale* , 18 juin 1912, p. 1, col. 1)

La chapelle ardente

Vendredi soir à 7 heures, le cercueil a été descendu et placé sur le catafalque érigé dans le vestibule d'honneur du rez-de-chaussée, transformé en chapelle ardente, d'une sévère simplicité, par les soins de M. Josse, chef du Service des bâtiments civils, et Joyeux, inspecteur. Les murs sont tendus de velours noir, le lampadaire électrique est voile de crêpe. Le catafalque est recouvert du drapeau tricolore qui drape une palme naturelle. Autour du cercueil sont déposées les couronnes offertes par le gouverneur général ; le gouverneur de la Cochinchine ; Sa Majesté le roi du Cambodge ; le résident supérieur en Annam ; le résident supérieur au Tonkin, la Cochinchine, les journaux républicains de la Cochinchine ; la sous-direction des Finances ; le personnel du cabinet et des bureaux du Gouvernement général ; la ville de Saïgon ; la Direction des Finances.

Une palme en argent est déposée à la base du catafalque.

Van Vollenhoven
Le nouveau secrétaire général
DE L'INDOCHINE
(*L'Avenir du Tonkin*, 3 juillet 1912, p. 2-3)

.....

Il y a, dans l'album de Joyeux, un dessin qui représente un jeune monsieur, lequel, derrière son bureau, fait, avec une aisance hautaine, la leçon à un vieil Annamite attentif, obséquieux et ironique : c'est intitulé : *le Renard et le Paon, fable indo-chinoise*. Ce dessin pourrait être encadré dans les bureaux de presque tous nos administrateurs.

LA TERRE DE BOUDDHA

Conseil municipal de Hanoï
Session ordinaire de janvier 1913
Séance du mardi 29 janvier
(*L'Avenir du Tonkin*, 31 janvier 1913, p. 2)

.....

5° Lettre de MM. Pierre Rey et André Joyeux. — Par lettre en date du 19 décembre, MM. Pierre Rey et André Joyeux, de Saïgon, auteurs en collaboration d'un ouvrage intitulé « Terre de Bouddha », comprenant 30 aquarelles et 31 sonnets, demandent au conseil de souscrire une certaine somme en leur faveur.

Le conseil est d'avis de souscrire pour 5 exemplaires de « Terre de Bouddha. »

ANNAM

—

HUÉ

(*L'Avenir du Tonkin*, 14 septembre 1913, p. 5, col. 4)

Subvention. — Une subvention de cinquante piastres a été allouée à MM. Pierre Rey et André Joyeux demeurant à Saïgon, à titre de souscription à leur ouvrage (*La terre de Boudha*). Cette dépense est imputable au budget local de l'Annam, exercice 1913.

(*La Revue indochinoise*, 1er février 1914, p. 25)

Réduction au quart d'une des planches de l'album « La Terre de Bouddha », de Pierre Rey et A. Joyeux.

En cours de publication à l'Imprimerie d'Extrême-Orient, Hanoï

RÊVES D'ANNAM
PAR JEAN JACNAL
(Challamel-éditeur)
(*L'Avenir du Tonkin*, 7 mars 1913, p. 6 col. 4)



La librairie Taupin et Cie vient de mettre en vente un volume de poésies : *Rêves d'Annam*, par Jean Jacnal, pseudonyme de M. Lan [2], inspecteur des Services agricoles de l'Indochine. *Quid guid tentabam dicere versus erat,* disait Ovide qui voulait témoigner ainsi de son irrésistible vocation de poète dès l'âge le plus tendre. M. Lan, qui n'est pas Ovide mais qui, peut être, fait des vers depuis sa prime adolescence, pourrait en dire autant.

Sous sa plume, la phrase se scinde irrésistiblement en six huit, dix ou douze pieds et cela ne produit pas même de la prose rythmée mais des vers. Et c'est sur ce mode que M. Lan nous peint la terre d'Annam, ses légendes, ses races, ses types, ses mœurs, ses paysages, en homme qui a observé mais en rapsode modeste, en grillon, comme il le dit lui même :

---

[2] Jean-Jacques Lan (Paris, 1877-Nice, 1965) : ancien élève de l'École nationale d'agriculture de Grignon, il créa une cocoteraie. Après sa retraite, entrepreneur, puis transitaire à Hanoï. Voir encadré.

De ce petit, je suis frère.
Et je livre mes pensers,
Qui, dans le clan littéraire,
Ne font qu'un bruit de baiser.

Dans la littérature indochinoise, M. Lan se place à côté de M. Ricquebourg. Mêmes sujets, même technique. Un peu plus d'audace dans la rime, cependant, et dans la création de vocables nouveaux.

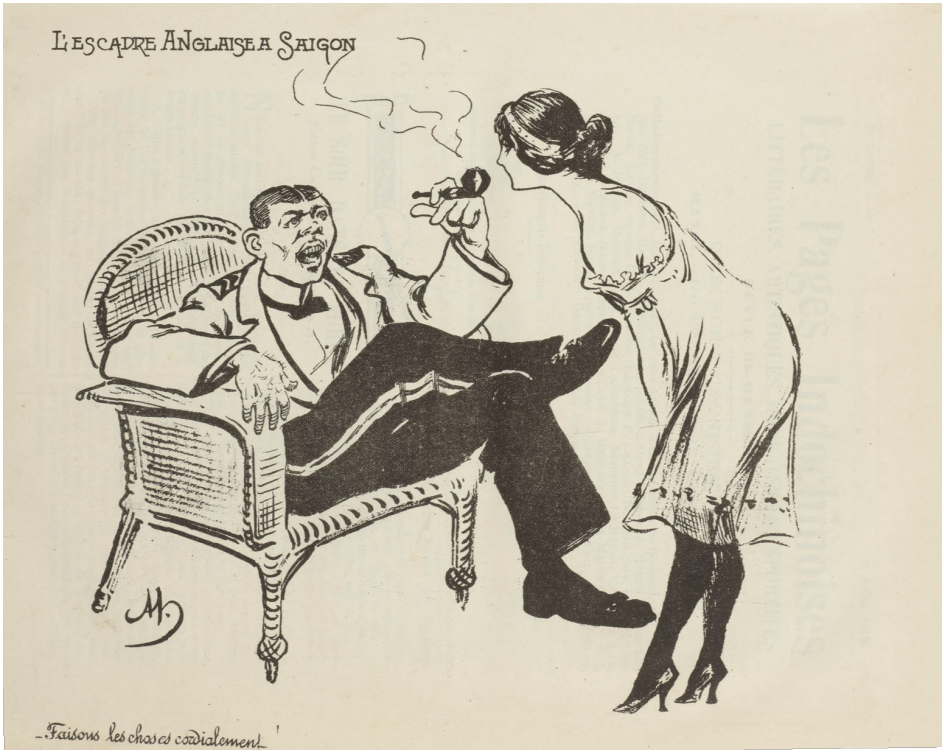
Rêves d'Annam s'enveloppent d'une couverture qui ne saurait être qu'heureusement locale puisqu'elle est signée Joyeux.

P. T.

PAGES INDOCHINOISES
(dessins parus dans les numéros de 1913)

Les *Pages indochinoises* (nº 7)
(*L'Avenir du Tonkin*, 5 avril 1913, p. 4, col. 2)

Ce numéro est orné d'un dessin inédit de Joyeux, en hors-texte, et contient des figures de modes, un courrier de France : les derniers livres, les revues...



L'escadre anglaise à Saïgon
— Faisons les choses cordialement.



La joie d'être père !
— Rentrer !… Et celui-là qui veut sortir.



La mauvaise associée
— Ça rembarre un chef de service et ça s'envoie un sous-lieutenant !…



Bal masque
Monsieur de Morne Rouge s'est travesti
— Oh !… Comme ça… c'est son grand-père tout craché !…



Chanson d'amour
— C'est bon ! Enferme-là et qu'el'n'gueule pas.

Les Écoles professionnelles
EN INDOCHINE
(*La Dépêche coloniale*, 19 avril 1913, p. 1, col. 1-2)

L'Exposition des arts libéraux et techniques, que M. Sarraut a ouverte solennellement à Saïgon, dans l'hiver de 1912, n'aura pas été inutile. Il y a toujours avantage à encourager les artistes — peintres ou sculpteurs, qui ont des ateliers personnels où la clientèle est plutôt rare ; —en leur permettant de présenter à la critique leurs efforts, dans une manifestation collective et de caractère un peu officiel.

Mais il y a beaucoup mieux encore à faire qu'à féliciter, à protéger, à enrichir même des individus. Il y a tout l'art national annamite à défendre contre les incompréhension, et surtout contre les amis ignorants et maladroits. Il y a surtout tous les arts professionnels à réveiller du marasme et de la léthargie où ils sont tombés depuis les guerres, les révolutions et les conquêtes, depuis que le maître-artiste ne peut plus, ni produire, ni enseigner en toute liberté d'esprit.

Nous avons, dans ce but, créé un certain nombre d'écoles professionnelles, particulièrement en Cochinchine. Les principales sont : Biênhoà pour le modelage et les arts des métaux ; Saïgon, pour les meubles ; Thudaumot, pour la sculpture ; Pnompenh, pour la poterie ; Sadec, pour l'orfèvrerie et la ciselure ; Cantho, pour la broderie. Or, tout cela est un peu particulariste et disséminé. Si les moyens de l'œuvre diffèrent dans chacune de ces écoles, les principes d'art qui doivent régir toutes les œuvres sont généraux, et partout uniformes. Il y aurait donc avantage, pour renforcer et pour unifier un enseignement qui doit être un pour être exact, à centraliser cet enseignement dans une seule école et dans une seule direction. Et il apparaît que ce devrait être l'école du dessin, c'est-à-dire l'école du modelage. Et il y aurait, aussi et naturellement, avantage à ce que le centre de cet enseignement tout pratique fût à Saïgon même, à portée immédiate de la clientèle.

Cette exposition de Saïgon avait singulièrement charmé et, on doit le dire, frappé d'étonnement les visiteurs ordinaires et les amateurs.

Les indigènes eux-mêmes avaient témoigné une stupéfaction admirative : et les artistes et artisans du Tonkin, descendus du Nord avec leurs productions, tout immuables et figées dans le respect des Rites, des Canons et des Rythmes, ont trouvé là un chemin de Damas esthétique, et ont pris les modèles de Biênhoà comme des jalons, non pas d'un art nouveau (ce seul terme est, chez les Jaunes, un sacrilège), mais de l'art antique, tout vibrant d'une vie nouvelle.

M. le gouverneur général Sarraut avait été, tout le premier, frappé des résultats obtenus dans les écoles professionnelles, et notamment à Biênhoà, sous la direction avisée de M. Joyeux. Et, spontanément, il avait proposé à M. Joyeux de réunir toutes les écoles d'art technique et industriel de la Cochinchine à Saïgon, d'y adjoindre une école de lithographie et de gravure, et de confier la direction générale du groupe à un seul chef, qui eût été, dans l'espèce, M. Joyeux lui-même.

À l'heure actuelle, un projet, construit sur ces bases sommaires, est aux mains de M. Sarraut. Certes il est intéressant par trois motifs :

Le premier est que l'école de Biênhoà — la plus importante, et qui sert de pivot à toute la combinaison — ne possède de cours d'enseignement que pendant quatre heures par semaine. M. Joyeux, qui est tenu d'assurer son service d'architecte à Saïgon, ne peut consacrer davantage à une profession qui le ravit et à des élèves qui dépassent toutes ses espérances. Que ne serait-on donc pas en droit d'attendre d'un enseignement continu ?

Le deuxième motif est que la création de l'école de lithographie et de gravure fournirait — au regard du peuple annamite, très curieux de la reproduction par l'image

et demeuré enfant par tant de côtés — un instrument remarquable de propagande pour les idées françaises.

Le troisième motif est que cette création d'une école professionnelle générale ne coûterait absolument rien. Il y a, dans les écoles actuelles, assez de matériel et tous les organismes qu'il faut. Et le futur directeur, qui est à la fois un artiste et un philosophe, et qui, par suite, se moque des contingences, ne demande absolument rien pour lui. Ce n'est pas le côté le moins original du projet.

Et cependant, cette mesure toute gratuite, qui ne portera de trouble ni dans l'administration, ni dans les finances, ni dans les hiérarchies, est appelée à produire des fruits excellents. Qu'on en juge.

On sait — je l'ai dit cent fois, et beaucoup l'ont dit comme moi — combien les demandes rapides de l'exportation, les exigences des Français pressés, et l'appât d'un lucre facile sur un travail médiocre, ont poussé les ouvriers indigènes a galvauder leurs productions, à négliger tout soin dans le choix de la matière comme dans les procédés de fabrication, à remplacer les œuvres d'art par des ouvrages manuels et mécaniques, en un mot, à faire mal pour faire vite.

Un art — si traditionnel qu'il puisse être — ne résiste pas longtemps à de semblables pratiques. Et il reste d'autant moins intact qu'il n'existe, dans la race jaune, ni écoles, ni musées, ni ateliers, ni orgueil de créateur et d'inventeur. Nos artistes indigènes sont vite devenus des artisans, puis de simples manœuvres. Et la production esthétique de l'Indochine, depuis vingt ans, n'est que l'imitation simiesque, superficielle et déplorable de l'art ancien disparu.

Or, depuis 1905, les écoles professionnelles se sont opposées, et victorieusement, à cette décomposition. Et je ne parle pas seulement des procédés (cires perdues, ciselure à froid, carrelage, alliages précieux), que l'on peut toujours reprendre. Je parle de l'éducation professionnelle, qui vient de relever le niveau intellectuel de l'artisan, au milieu de ce courant de décadence et de laisser-aller moralisateur. Et voici le principe, vraiment artistique, et d'une haute psychologie, qui dirige toute l'instruction spéciale de Biênhoà.

Le disciple est pris, tout enfant encore, dans sa famille, et mis en face de la nature, sans exposés doctrinaires, sans règles préconçues. On lui met sous les yeux l'être vivant ou la plante à reproduire, et c'est tout. Et son maître lui dit seulement : « Voici, devant toi, ce que tu dois faire, en terre, en métal, en cire, ou en tout autre matière. Regarde, examine, compare, mesure et marche. Marche avec ton génie naturel, ou, pour mieux dire, avec le génie de ta race dont tu as reçu, par tes pères, les germes, dans ton cerveau avisé et sous tes doigts agiles ». Et c'est tout. Et un maître blanc peut tenir, sans folie, ce discours à son disciple jaune, puisque, en Asie, chaque métier d'art est apanage d'un certain nombre de familles, et que les traditions, les coutumes, les méthodes et les outils se transmettent de père en fils, sous le même toit.

L'enfant dessine, copie, modèle, cisèle, ou taille. Et il agit suivant sa nature artistique, ce qui est le principal. Et il commet évidemment des erreurs d'inexpérience, parfois des fautes plus graves. Le maître est là qui redresse l'élève ; et, non pas à coups de crayon sur le papier ou à coup de pouce dans l'argile : car, dès lors — et cela s'est vu — le disciple perd sa propre personnalité et l'originalité de sa race, et ne songe plus qu'à imiter la « manière » de son maître, qui est une manière française. Dans les écoles professionnelles de Cochinchine, on ne corrige qu'avec la parole et par des conseils.

Et dès lors, quand, débarrassé des défauts du commencement, le jeune artiste a acquis sa manière, sa « patte », comme on dit à l'atelier, alors seulement on le plonge dans l'antique tradition, laquelle reprend vite sur lui son influence souveraine. Mais alors il la comprend, et il ne la copie plus ; il l'interprète. Il devient son pieux serviteur, mais il sait rester lui-même.

Je le répète : il n'y a pas dix ans que l'enseignement professionnel est ainsi donné à nos futurs artistes annamites, et dans des conditions d'insuffisance notoire. Et pourtant

quels résultats ! J'ai, à l'heure où j'écris, j'ai devant moi quelques modèles-types de l'école de Biênhoà, des crabes qui sautent, des grenouilles qui s'étirent, des crapauds qui font une ronde, et un certain furieux Hanuman, le Singe-Dieu, dont l'étonnant symbolisme a inspiré à Rudyard Kipling une de ses plus fantastique nouvelles. Je les ai montrés à des amateurs et à des artistes de métier : et ils sont demeurés stupéfaits, non seulement de l'originalité du concept asiatique, mais surtout de l'exubérant individualisme dont ces modèles éclatent, et aussi de la perfection de l'exécution, enfin recherchée et de nouveau obtenue.

Il n'en faut pas plus — j'en veux être assuré —pour décider M. Sarraut à donner à l'enseignement professionnel indigène, la cohésion et l'unité qui lui manquent seules pour être un enseignement parfait et pour produire des artistes excellents. J'en veux être assuré, parce que, si M. Sarraut a rencontré des adversaires de sa politique (et il fallait bien qu'il en rencontrât), il n'y a qu'une voix pour reconnaître sa compréhension, la large ouverture de son esprit à l'intellectualité jaune, et son goût, vif et éclairé, pour les œuvres de cette intellectualité, toutes qualités que crée, chez ses enfants, ce généreux Languedoc où le génie latin et le plus beau climat du monde font, de tous ceux qui y sont nés, des amoureux de l'art, de la mesure, et de la beauté.

Albert de Pouvourville.

À propos d'art et d'écoles

(*La Dépêche coloniale*, 28 avril 1913, p. 1, col. 1-2)

Quand je fis paraître, il y a bientôt vingt ans, et sur la suggestion officielle de l'administration des Beaux-Arts, un volume sur l'Art indochinois, celui-ci tomba tout à plat. C'était, comme dit la chanson, c'était en 1894 : les pirates ravageaient les campagnes tonkinoises ; chaque soir, des incendies s'allumaient partout. Il n'était guère question d'art à l'époque. On ne songeait qu'à échanger des coups de fusil ; et quand on entrait dans une pagode, ce n'était pas pour en admirer les proportions ou les sculptures, mais pour la mettre à feu, ou à sac. Ce n'est pas précisément ce genre de préoccupations qui porte à la lecture de propositions esthétiques. Et mon brave bouquin ne trouva pas d'autre débouché, pendant quelques années, que celui des distributions de prix.

Les temps sont changés, paraît il. Il y a des amis des arts indochinois qui me traitent de précurseur, bien que je ne m'appelle point Baptiste. Et les derniers exemplaires de l'*Art Indochinois* atteignent des prix de bibliophiles. J'en fais bien mon compliment à mes éditeurs.

Mais le goût récent pour les arts de notre domaine asiatique se révèle, Dieu merci, autrement et ailleurs qu'en ce détail. J'en ai suivi ici même la naissance et les phases de son développement. Et il apparaît que la question de l'enseignement et ces arts, à peine ressuscités d'un mortel sommeil, intéresse un grand nombre de bons esprits, si j'en juge par la quantité et la qualité des correspondances et communications que je reçois à ce sujet. Dans le nombre je distingue celle d'un de nos confrères qui vient de passer du temps en Indochine et en Chine, et qui en a rapporté des convictions basées sur une observation aiguë et pénétrante. Il a, je crois d'ailleurs, écrit quelques lignes ici même. C'est M. Edmond Rottach. Il n'est pas de mon avis. Mais son avis — qu'il a d'ailleurs fait connaître sur place — est assez fortement motivé pour que je m'y arrête, et pour que je tâche si possible, à le modifier, et à convaincre son auteur, et ses amis (qui sont nombreux et appréciables) que nous ne sommes pas si distants qu'il semble le croire, et que, en tout cas, nous tendons tous vers un même but, le maintien de l'art annamite dans son intégrité, et l'amélioration de ses moyens et de ses formules.

Certes, en matière d'art, le régionalisme a du bon, en ce sens qu'il conserve à peu près intactes les traditions provinciales et qu'il permet l'éclosion, dans les centres régionaux, de talents trop timides ou trop isolés pour pouvoir percer dans la capitale. Cette proposition, qui est vraie dans la métropole française (les écoles d'art de Nancy et de Toulouse le marquent surabondamment), s'affecte d'un peu de grandiloquence en passant, impérieuse et tout entière, dans nos modestes colonies. Ni Saïgon, ni Hanoï ne sont des capitales d'une envergure telle quelles puissent supprimer tout effort latéral ou intimider le talent naissant. Et ce sont les seuls endroits valables pour avoir une clientèle fixe ou d'un passage sans cesse renouvelé.

Or, je suis bien fâché de le dire ; mais, franchement, il faut le dire. Il ne suffit pas à un artiste et à un ouvrier d'art de produire : il faut aussi qu'il écoule ses productions, et qu'il puisse en vivre. Et il ne faut pas que, quand il achète, l'acheteur exige autre chose qu'un produit artistique, dans les conditions d'affaire et de temps où l'artisan a coutume de le créer.

J'insiste là-dessus, et fortement, parce que c'est à nous, Français, qu'est due, pour la plus grande part, la stagnation, et même la décadence où nous voyons que l'art annamite s'est effondré depuis quelque temps.

J'insiste là-dessus, surtout, parce que l'on continue — et mon correspondant n'y manque pas — d'appeler œuvre d'art l'ignominieuse production tonkinoise, la camelote de Namdinh, de Bacninh, de Hanoï, et autres lieux de fabrication intensive pour l'exportation. Oui. il y a eu au Tonkin un art, un très grand art, très ample, très large, très scrupuleusement respecté dans les familles des artisans et des artistes. Aujourd'hui, la tradition subsiste, et publiquement on la révère.Mais, quand il prend son outil, l'ouvrier n'y pense plus.

C'est que le temps ne compte pas chez ceux de la race jaune ; c'est que, chez les travailleurs d'autrefois, peu importait le nombre de jours, de semaines, de mois, que réclamait une œuvre : ce qui importait uniquement, c'est que cette œuvre fut un chef-d'œuvre. On prenait tout le temps qu'il fallait pour parfaire un dessin où fignoler une ciselure à froid ; les maîtres orfèvres ne travaillaient qu'à leurs heures d'inspiration. Et il fallait soixante années de sommeil dans la tombe à un arbre coupé d'hier pour faire un bois propre à l'incrustation.

Qui donc, aujourd'hui, s'occupe de pareilles vétilles ! Le Français, pressé d'utiliser ses économies entre la brousse dont il descend et le bateau qu'il va prendre, commande des nacres, des joyaux, des bronzes. Il les aura ! et au galop. On coule n'importe quoi dans n'importe quel moule ; on envoie, au hasard, quelque coups de marteau sur une surface plane en argent ; on prend un bois quelconque, on lui passe de la couleur, on l'appelle bois de fer. Et le tour est joué. Et l'amateur pressé s'en va, content ou non content, mais ayant payé. Et c'est tout ce qu'il faut.

Certes les artisans du Tonkin respectent la tradition, mais à la façon dont Voltaire respectait les vers de M. de Pompignan. « Sacrés ils sont, car personne n'y touche. » Ce qui sort, depuis vingt ans, des mains tonkinoises n'a plus rien à voir avec la tradition ni avec l'art. C'est la fâcheuse imitation superficielle de l'art, avec des méthodes hâtives et des procédés grossiers. C'est un trompe-l'œil, et c'est très propre à décrier et a déshonorer l'art ; c'est très propre, en tout cas, à rebuter le véritable amateur, et à ruiner le véritable artiste. Nous avons failli arriver à ce double et déplorable résultat.

On remonte la pente : c'est vrai. Mais ce n'est pas facile de gravir le sommet d'où l'on est descendu. Et c'est pour rendre la régénération artistique plus complète et plus rapide que je demande, instamment et une fois de plus, la centralisation et l'unification des efforts tentés en vue de celte généralisation.

Il n'est plus qu'une objection à combattre, et elle provient principalement d'un malentendu sur les mots. On semble craindre que l'institution d'une école, unique et centrale, d'arts professionnels, ne crée beaucoup de ratés, si elle est, d'abord artistique, et ne fasse le vide dans les provinces, si elle est d'abord professionnelle. Cette double

crainte est vaine, parce qu'une école des Beaux-Arts en Indochine devra s'attacher à créer aussi bien des ouvriers d'art (artisans) que des artistes proprement dits.

Et la sélection s'opérera d'elle-même parmi les élèves, suivant leur réceptivité propre, et suivant le développement de leur talent et de leur personnalité esthétique.

il n'est pas question du tout de déraciner les gens, et de transporter les spécialisés hors de leur lieu natal; car, après avoir appris les principes généraux, les moyens modernes adaptés aux antiques traditions, dans l'enseignement donné à la capitale, les élèves, devenus maîtres à leur tour, reviendront — autant du moins que la clientèle et les nécessités contingentes de la vie le permettront — ouvrir leurs ateliers et faire leur carrière dans la région qui leur fournit aussi bien la matière première que l'inspiration héréditaire et familiale. Voilà pour les « professionnels ».

Et quant aux artistes, il est certain qu'il y en aura. J'ai sous les yeux une certaine quantité des modèles — ou des copies bien faites sur les modèles — de l'école de Biênhoà*. Très nettement, dans ces œuvres, éclate une originalité artistique, une pensée personnelle, qu'on chercherait vainement aujourd'hui hors de ces écoles, fût-ce dans les anciens centres de Bacninh et Namdinh. Et, sur ce plan, il suffirait qu'un seul artiste véritable surgît annuellement, pour justifier la création et le maintien de l'école. Il y a des ratés partout ; les plus grandes écoles de peinture ont fait aussi des bousilleurs ; eût-on, pour cela, demandé à Raphaël et au Titien de fermer leurs ateliers ?

Spiritus fiat ubi vult [3]. Encore faut-il que, là où son souffle passe, on puisse le recueillir pieusement. C'est pour cela que, avec moi, tous les amis des beaux-arts indigènes de l'Asie française sollicitent de M. Sarraut, dûment averti, la création d'un organe qui soit tout à la fois l'Ecole et le Conservatoire de l'Esprit.

Albert de Pouvourville

———————

[3] L'esprit souffle où il veut. L'inspiration ne dépend pas de la volonté

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES
(Saïgon, Imprimerie comerciale Ardin, 1913)

Publiée sous la direction de HENRI RUSSIER, chef du Service de l'Enseignement au Cambodge

AVEC LA COLLABORATION DE

Paul BAUDET, professeur au Collège Chasseloup-Laubat, Saïgon ;
François DACHARY, directeur de l'Ecole de Tayninh (Cochinchine) ;
Paul DURAND, professeur au Collège Sisowath (Phnom-penh) ;
Philippe EBERHARDT, docteur ès sciences, précepteur de S. M. le Roi d'Annam ;
Louis GIRERD, directeur de l'Ecole de Baria (Cochinchine) ;
André JOYEUX, directeur des Ecoles professionnelles de Biênhoà et Giadinh ;
H. LE BRIS, chef du secrétariat de la Direction de l'Enseignement, Hué ;
Nguyen-van-Mai, inspecteur des écoles indigènes de Saïgon ;
Louis MANIPOUD, professeur au collège Sisowath (Phnom-penh);
Charles B. MAYBON, directeur de l'École française de Shanghai ;
O. MOREL, chef du secrétariat de la direction de l'Enseignement, Saïgon ;
Cyprien MUS, directeur du Collège du Protectorat à Hanoi ;
Joseph NÉGRIGNAT, professeur à l'Ecole normale de Giadinh (Cochinchine) ;
Capitaine Paul RÉGNIER [Pierre Rey en littérature], de l'Infanterie coloniale.

———————

Saïgon

—

Fête militaire

(*L'Avenir du Tonkin*, 28 mars 1914, p. 2, col. 1-2)

Hier a eu. lieu, sur le terrain de la citadelle, la fête du drapeau. Le temps était magnifique, et de nombreux invités se pressaient dans la tribune. Étaient présents : M. Le Gallen, gouverneur de Cochinchine ; M. du Pac de Marsouliès, le général Dain, le capitaine de vaisseau de Boisrouvray, tous les colonels et les officiers de la garnison, M. L'Helgouach, administrateur de Cho-Lon.

Le colonel Grimaud fit une allocation vibrante de patriotisme qui enthousiasma la foule. Sur le front des troupes, des décorations furent remises : Légion d'honneur : médecin major de 1re classe Couderc et adjudant chef infirmier Ricard ; médaille militaire : adjudant Thomas, soldat Calendini ; médaille du Maroc, à onze soldats. Il fut procédé également à la remise de plusieurs épinglettes de tir, dont une à Denys Joyeux, le fils de l'artiste saïgonnais bien connu.

.....

———————

SUR L'ART ANNAMITE
par Henri Gourdon [4],
président de l'Amicale artistique franco-tonkinoise.
Conférence faite à l'École coloniale, à Paris, le 9 janvier 1914
(*Revue indochinoise*, juin 1914, p. 547-562)

……

les résultats remarquables que M. Joyeux a obtenus de ses élèves de Biên-hoà — tout le monde connaît aujourd'hui les merveilleux petits bronzes qu'ils modèlent et fondent sous sa direction — prouvent que partout où une action soutenue et intelligente a été exercée sur les artisans annamites, les défauts que nous signalions plus haut : manque d'originalité, de soin et de fini, se sont assez vite amendés.

Annuaire général de l'Indochine française, 1915, p. 418
Architecte auxiliaire

L'Art franco-annamite au Tonkin
par Jeanne Leuba
(*La Renaissance*, mars 1917, p. 10-13)

……

Qu'est-ce que cette Amicale artistique ?

……

Voici deux vedettes : l'artiste André Joyeux pour la Cochinchine, le directeur du Musée commercial Crevost pour le Tonkin.

En eux, l'Indochine a trouvé deux volontés, deux cerveaux qui tendent, avec cette belle ténacité un peu visionnaire des apôtres, à rénover son art et son génie manuel.

Or, ces deux hommes travaillent pour l'indigène, qu'ils mènent au bien-être et à plus d'élévation morale ; ils travaillent pour la France, puisqu'ils lui amènent une nouvelle inédite et des éléments de confort et d'économie ; ils travaillent pour la France, puisqu'ils lui amènent une nouvelle pupille, nourrie de sa pensée et fortifiée de sa science.

André Joyeux, caricaturiste, n'est ignoré d'aucun colonial. Sa verve satirique a persiflé toutes les choses indochinoises, même l'exil, même la fièvre, même la mort, avec l'esprit de fronde et de bravoure qui est le nôtre. Mais il faut avoir apprécié ailleurs sa belle technique, sa méthode, sa sûreté, pour comprendre par quel maître sont formés les enfants de Cochinchine.

Peintre et graveur, il fit longtemps fonctions d'architecte aux Travaux publics de Saïgon. En 1908, l'administrateur de Biên-Hoà obtint que, concurremment avec son service des bâtiments civils, Joyeux dirigeât l'école professionnelle Les résultats qu'il obtint attirèrent l'attention du public et du gouvernement, et l'idée de lui confier toutes les écoles similaires se mit en marche. Une marche administrative, lente... Pendant

---

[4] Henri Gourdon (1867-1943) : premier directeur (1905-1909), puis inspecteur-conseil (1910-1913) de l'Instruction publique en Indochine. Mutilé de guerre, directeur de l'École coloniale (1933-1936), puis de l'Agence économique de l'Indochine (Agindo)(1936-1939). Voir encadré.

Marié en 1927 à la fille de Joseph Aucouturier, planteur d'hévéas à Giadinh.

qu' « on étudiait la question », l'école d'écaillistes de Haï-Tien et l'école d'argentiers de Sadec achevèrent de languir et furent supprimées.

Ce n'est qu'en janvier 1915 que Joyeux fut mis à même de se consacrer entièrement à sa tâche, et, en qualité d'inspecteur des écoles d'art indigène de Cochinchine, prit sous sa direction les écoles provinciales de Biên-Hoà, Thu-Dau-Mot et Gia-Dinh. L'artiste fut bien accueilli par les administrateurs et puissamment aidé par le gouverneur de Cochinchine. Ainsi, la période d'organisation du régime intérieur, du cycle des études, des tableaux de travail fut extrêmement rapide.

Les spécialités à enseigner dans chaque province furent nettement définies, le choix s'imposant par la présence au chef-lieu, ou dans un rayon immédiat, de familles d'artisans adonnées aux mêmes métiers.

Thu-Dau-Mot garda l'ébénisterie, la sculpture sur bois, l'incrustation, la dentelle et la fonte des bronzes sonores (timbres, cloches, gongs). À Biên-Hoà échurent la fonte des bronzes d'art, la céramique, la menuiserie, la quincaillerie de luxe et la broderie de coton.

L'école de Gia-Dinh, inaugurée un an auparavant, était consacrée aux arts de l'image, gravure, lithographie, taille-douce, eau-forte, fac-similé, et servait à former des professeurs pour l'enseignement.

Les programmes étaient encore, on le voit, bien assez étendus pour des ressources relativement minimes, et pour l'activité d'un seul homme.

Il ne faut pas ignorer, en effet, que si Joyeux porte le titre d'inspecteur, il est en réalité professeur, le seul professeur, secondé dans la surveillance par quelques contremaîtres indigènes.

Un examen d'entrée portant sur le degré d'instruction primaire reçue au préalable a dû être institué à Gia-Dinh, pour deux raisons : la trop grande affluence et la nécessité d'écarter les illettrés, car il serait inadmissible que ces jeunes gens fussent plus tard la risée de leurs élèves dans les collèges où ils seront appelés à exercer. L'entrée dans les autres écoles ne comporte point cette formalité. Aucune limite d'âge n'est fixée nulle part. Chaque province de Cochinchine peut donner deux élèves mais les provinces riches ou celles dans lesquelles un administrateur intelligent s'intéresse à la question et distingue quelques petits « sujets », en envoient davantage. Ce sont des externes, élèves libres ou boursiers, deux tiers environ de ceux-ci pour un tiers de ceux-là, comme à Gia-Dinh, par exemple, qui reçoit quarante boursiers pour vingt élèves libres. Pour tous, la scolarité est gratuite. Les élèves libres n'ont à pourvoir qu'à leur entretien.

Dans les trois écoles, les enfants, filles et garçons, suivent des cours de dessin linéaire et ornemental, de modelage, d'anatomie, de botanique et de zoologie, bases de toute stylisation intelligente, de toute transposition sérieuse de la nature dans la forme, pour un décor de céramique comme pour un motif de broderie.

Cependant, comme Thu-Dau-Mot et Biên-Hoà forment des artisans, tandis que Gia-Dinh doit former des artistes, la durée du séjour dans cette dernière école a dû être portée à quatre ans, alors qu'elle est de trois pour les autres. Encore est-ce là un minimum. Mais l'enseignement du dessin atteint le génie le plus frappant de cette race, douée entre toutes pour les arts visuels. Dessinateur d'instinct, i'Annamite, qui méprise la perspective, comme firent nos primitifs, jongle avec le raccourci anatomique, avec la ressemblance. L'esprit de la ligne ne lui est jamais étranger, même lorsque la maladresse entrave son crayon. Il a une prodigieuse mémoire de l'œil et l'étude le trouve pourvu de qualités précieuses, contrariées chez nous par les nerfs : légèreté de main, souplesse, patience méticuleuse.

Les défauts qui s'opposent à ces qualités sont plutôt du domaine psychologique et dus à une mentalité encore primitive. Comme il garde le goût des couleurs violentes, il garde aussi celui de la surcharge. Ainsi que tous les simples, il s'imagine qu'il faut prodiguer l'ornement pour que l'objet soit beau. En outre, il paraît plutôt enclin à juxtaposer des détails ingénieux qu'à les subordonner à une conception d'ensemble. La

sobriété et l'échelle lui manquent souvent. Certains écarts vers le féroce ou le macabre déconcertent notre long affinement : tel ce cachet de la collection de Biên-Hoà, qui représente une tête de Chinois supplicié.

Mais ces travers, faciles à réprimer, sont minces devant l'exactitude du rendu, la remarquable adaptation des formes vivantes au motif décoratif et le caractère nettement original de tout ce qui nous est présenté.

Parmi les travaux exposés cette année, beaucoup sont ceux de tout jeunes enfants, qui n'ont parfois qu'un an d'études. Leur âge seul suffirait à nous plonger dans l'étonnement. Nous considérons ces pages de croquis, ces oiseaux saisis dans leurs gestes avec un brio, une adresse légère, une sûreté de touche qui enchantent ; ces pochades qui fixent sur une attitude, sur un visage, une vie si réelle et si transparente ; ces eaux-fortes déjà vigoureuses, ces fac-similés enlevés à l'échoppe en plein métal, ces lithographies si joliment primesautières, ces bois sculptés où apparaissent toutes les bestioles marines, les crabes, les poissons, les tortues d'eau, avec le modelé dur de la carapace, le visqueux de la peau, la torsion de la bête rageuse ou agonisante.

Et nous mettons devant ces œuvres ceux qui les conçurent et les exécutèrent : ils ont de huit à seize ans. Ils sont, pour la plupart, grands comme notre marmiton, comme le bécon qui nous tire le panka. De leurs petites mains d'enfants sont issus des bronzes où l'on ne surprend, que de loin en loin le fléchissement d'une plastique encore hésitante, mais que n'ont pas dépassée chez nous une foule d'artistes modernes, trop confiants dans leur savoir.

Peut-on croire qu'il a huit ans, le garçonnet qui modela ce combat de buffles ? Les bêtes se cessent, mufles bas, côtes saillantes sur les flancs qu'une feinte dérobe, tandis que la queue furieuse bat les jarrets. Ce groupe révèle un don si précoce que l'on reste devant lui confondu et comme un peu humilié.

Un étonnement nous tient de même devant les poteries d'art. Quoi de plus noble que ces vases lisses où revit l'adorable couverte gris-rosé des anciens Bat-Trang ? Vallauris ne pourrait-il revendiquer ces flammés où, dans l'aubergine profonde des sels de cuivre, coulent ces longues lueurs de turquoise verte ? Combien doux dans la pénombre celui-ci dont la grecque étrusque, en bleu éteint, court sur un fond. roux velouté, et ce grès mat, d'un lie-de-vin si curieux, avec ses fleurs grêles et droites en pleine pâte !

Et ce n'est pas seulement par ces objets de luxe que se manifestent les écoles de Cochinchine. Elles nous montrent que si nous le voulons, nous pourrons avoir sous peu des maisons coloniales délicieusement décorées par les moyens d'un art local. Nous pourrons bannir la camelote, tant orientale qu'occidentale, qui régnait chez nous, parce qu'à défaut de nos produits d'art français, trop coûteux ici, ou de matériaux sensibles au climat, nous devions nous contenter de types commerciaux appropriés à nos usages.

Voici maintenant, venus des classes de céramique, des dallages tout à fait nouveaux, des carreaux d'ornementation extérieure, des linteaux de porte, des fontaines murales, en fleurs, en fruits, en bêtes du pays.

Pour les beaux meubles de Thu-Dau-Mot, pour ses plateaux au galbe pur et ses charmants coffrets incrustés, Biên-Hoà réalise des poignées, des moraillons, des plaques de serrures dont les stylisations, également inspirées de la flore et de la faune asiatiques, sont des bijoux de grâce légère.

Tout ceci est l'œuvre des garçons. Aucun Annamite n'a encore poussé le féminisme jusqu'à faire entrer sa fillette dans les classes d'incrusteurs ou de sculpteurs. Mais les petites élèves des cours de dentelle ou de broderie reçoivent la même base d'enseignement que leurs camarades masculins ; elles savent dessiner et composent leurs modèles.

Or, si quelques Françaises, les sœurs en particulier, avaient introduit ici l'industrie dentellière, et si cette industrie s'était développée très rapidement, favorisée par l'adresse des jeunes femmes indigènes, en revanche, ces institutrices bénévoles n'ayant

aucune connaissance des arts plastiques n'avaient pu former leurs élèves qu'à copier des images de catalogues ou de journaux de modes. On admirait l'habileté du travail ; on déplorait la banalité et la pauvreté des motifs. À quoi bon acheter ici un col, un entre-deux, un napperon que l'on retrouvera au Louvre ou au Bon Marché ?

Les petites fées de Cochinchine ont changé tout cela. Elles nous présentent, sorties à la fois de leurs cerveaux et de leurs fins doigts jaunes, d'originales broderies de lingerie, d'arachnéennes dentelles au fuseau, des garnitures pour le linge de table où les coins ne sont pas coupés et raccordés, mais composés et exécutés pour leur objet.

Enfin, comme leur maître songe non seulement à faire naître des choses d'art mais encore à multiplier les gagne-pain familiaux, il a appris à ce petit peuple féminin la broderie de perles sur velours, et les élégants Annamites des deux sexes achètent à foison les mules nationales ainsi décorées.

Ce qu'il faut louer par-dessus tout, dans l'œuvre du dessinateur Joyeux, c'est la prudence de son enseignement. S'il a écarté presque totalement — sauf la part, inévitable au début, des réminiscences intellectuelles -— les influences chinoises et japonaises, il s'est gardé avec le même succès de mener ses élèves vers l'art français. Ce qu'il espère, ce qu'il rêve, c'est la naissance d'un art néo-annamite, vierge de toute empreinte, et pour l'obtenir, son intelligent scrupule va jusqu'à ne jamais corriger de sa propre main l'étude d'un enfant. Il évite ainsi que le procédé, la formule occidentale, soient immédiatement saisis par des êtres chez lesquels l'assimilation et le plagiat sont si prompts, et ne résultent d'ailleurs que d'une extrême acuité visuelle.

Songeons enfin au travail considérable de ce professeur qui a dû s'instruire dans la technique et les secrets de fabrication de tous les métiers qu'il dirige ; qui doit faire chaque jour, sous l'accablante canicule du Sud, soixante kilomètres en automobile et piétiner dans ses trois écoles ; songeons au manque de moyens, au cadre étroit des ressources, aux outils primitifs, au four rudimentaire où cuisent les poteries, aux mille difficultés coloniales. Et nous rendrons en nous-mêmes un hommage enthousiaste à l'homme dont la patience, le courage et l'adresse sont venus symboliser ici le pur idéal français.

……

———————

LETTRES D'INDOCHINOIS SUR LA GUERRE

(*La Revue indochinoise*, 1er septembre 1915, p. 294-295)

……

La lettre qui précède a été écrite par un ancien collaborateur de la revue, Pierre Rey (capitaine Paul Régnier) dont les journaux nous ont récemment appris la mort glorieuse. Le capitaine Régnier est tombé le 25 septembre dernier, en Champagne, en entraînant sa compagnie à l'assaut des tranchées allemandes.

« Je l'avais accompagné, écrit l'aumônier M., jusqu'à la tranchée de départ, à quelques mètres de la position à emporter. Il était gai, souriant; il avait sa bonne figure des bons jours ; d'ailleurs, pendant les longs préparatifs de cette attaque, pas un instant, il n'eut un moment de faiblesse ni un accès de doute. Toujours il répétait qu'il avait bon espoir, espoir pour lui, espoir pour le succès de l'affaire. Il m'embrasse et me dit au revoir du ton du soldat qui ne calcule rien. Hélas ! Je ne devais le revoir que là-haut, sur la position conquise, le front percé d'une balle, le cœur troué. Il était face à l'ennemi, le teint à peine changé, ses mains étaient gantées, ses habits à peine salis, bref il donnait l'impression du beau soldat qui s'en était allé à la bataille comme à la parade ».

Après de Chabert — et tant d'autres hélas ! — voici encore un de nos meilleurs Indochinois qui s'en va. Mais ni l'un ni l'autre ne seront morts tout entiers. De Chabert a laissé son Atlas, premier essai de synthèse géographique de l'Indochine ; Régnier laisse (en collaboration avec Joyeux) sa *Terre de Bouddha* que la *Revue* a déjà présentée à ses lecteurs [extrait en février 1914 : les Rites] et dont les événements seuls ont jusqu'ici retardé la publication.

Les obsèques du soldat Gnanadicom
(*Saïgon sportif*, 19 mars 1916, p. 7)

Les obsèques du soldat d'infanterie coloniale, Gnanadicom, mort en service dans la nuit de lundi à mardi, au cours de l'émeute sanglante de la prison, ont eu lieu en grande pompe, mercredi matin, à 7 heures.

M. Gourbeil, gouverneur de la Cochinchine et M. Tholance, chef des Bureaux, représentaient le gouvernement local ; assistaient également à la cérémonie funèbre, M. le général Dain, le capitaine Lavenir ; MM. Joyeux, Conte, et un grand nombre de personnalités civiles et militaires de la colonie.

Nous adressons à la famille de la malheureuse victime, ainsi qu'au personnel et à la Direction des T. P. dont elle faisait partie, nos sentiments sincères de condoléances attristées.

DALAT

Les événements et les hommes.
(*Les Annales coloniales*, 19 février 1916, p. 3, col. 2)

Par arrêté du 6 janvier 1916, le gouverneur général a réglé le service public de correspondance entre la voie ferrée et le sanatorium de Lang-Bian.

— On a vu plus haut l'arrêté par lequel désormais le Langbian est ouvert aux Indochinois qui ont besoin de repos, ainsi qu'aux touristes.

Tout aussitôt, un jeune Saïgonnais, M. Bouvard, aidé d'un concitoyen artiste, M. André Joyeux, a édité un guide illustré du Langbian, contenant tous les renseignements, pratiques utiles aux visiteurs.

Longue vie au Guide, bon succès au Langbian, bonne santé à ceux qui iront s'y reposer.

———————

Les poètes français d'Indochine
La fuite.
(*La Revue indochinoise*, 1er juillet 1917, p. 212)

Pour A. Joyeux.

Il dormait, en rêvant demain comme aujourd'hui,
Quand, muets et cachés dans les ténèbres mates.
Soudain de la rizière ont surgi les pirates :
Du poste incendié le Français s'est enfui.

Le sentier est hostile et très loin, dans la nuit,
Dansent sauvagement les flammes écarlates…
Il entend sous les fourrés noirs un bruit de pattes :
Dans la brousse revêche un regard fauve a lui.

Oh ! de méchants esprits la forêt est hantée :

S'il était découvert, et sa piste éventée !
Il marche, il court, il vole, et se voit libre enfin
Et sauvé, car voici la clairière argentée

Mais, rampant sur le bord ouaté de sable fin,
Rapide, miaulant de plaisir et de faim,
Le tigre flaire et suit la trace ensanglantée.

(*Laï, maison de Quandao*.)

Publicité
(*L'Impartial*, 9 janvier 1918, p. 4, col. 3-4)

<table>
<tr><td colspan="2">GRAND CASINO DE SAIGON
DU JEUDI 10 AU MERCREDI 16 JANVIER 1918, à 9 heures précises du soir</td></tr>
<tr><td>Les Intéressantes actualités inédites du Pathé-Journal
Le drapeau américain offert par la ville Philadelphie flotte sur l'Hôtel de Paris</td><td rowspan="3">Quatre cents enfants, filles et garçons, venus du village, de la rizière ou de la forêt, retrouvent les belles tradition de GRANDS ARTISTES DU VIEIL ANNAM.

EN 17 TABLEAUX
M. A. JOYEUX,
inspecteur des écoles d'art indigène

À L'ÉCOLE DE BIÊNHOÀ
Les potiers, les ébénistes, les fondeurs d'art au cours de modelage, toujours d'après le modèle vivant.
Les bronzes à cire perdue.

ÉCOLE DE DESSIN ET DE GRAVURE DE GIADINH,
en pleine air et à l'atelier.
UNE JEUNE ARTISTE FRANÇAISE.
Lithographie, gravure à l'eau forte et impression.
Leçon d'anatomie et théorie des mouvements.

ÉCOLE DE THU DAU MOT
Incrustation-modelage et sculpture sur bois, brodeuses, dentellières, etc.</td></tr>
<tr><td>L'Eternelle Séparation
filın d'art dramatique en un acte</td></tr>
<tr><td>L'ANGOISSE
splendide film art stique, comedie en couleur</td></tr>
<tr><td>BUNKS A PEUR DES LIONS
film très comique</td></tr>
<tr><td>La plus belle et la plus riche colonie :
L'INDOCHINE
LES ÉCOLES D'ART ANNAMITES
Biênhoà, Giadinh et Thudaumot
Film spécial mis gracieusement par M. le gouverneur général à la disposition de la DIRECTION DU CASINO</td><td>L'HOMME N'EST PAS PARFAIT
Célèbre vaudeville en 2 actes de Lambert Thiboust scènes désopilantes d'un très haut comique.</td></tr>
<tr><td colspan="2">Dimanches et fêtes. Matinée enfantine.</td></tr>
</table>

Administration
Nomination
(*L'Impartial*, 11 septembre 1918, p. 3, col. 1)
(*Saïgon sportif*, 21 septembre 1918, p. 6)

Par arrêté du gouverneur général de l'Indochine, du 16 août 1918 :

M. Joyeux, inspecteur des bâtiments civils hors cadre, inspecteur des Écoles d'art indigène en Cochinchine, est nommé, tout en conservant ses fonctions actuelles, inspecteur des Ecoles d'art décoratif et du dessin de l'Indochine.

———————————

Province de Biênhoà
(*L'Impartial*, 14 octobre 1918, p. 4, col. 6)

À Trian. — Hier après-midi, le syndicat d'Initiative de l'Indochine a fait placer au bungalow de Trian l'inscription à laquelle nous avons fait allusion dans notre dernier numéro.

.....

à M. Joyeux au goût artistique duquel est dû l'agencement du terrain, avec ses statues de bouddhas et ses dragons en porcelaine, disposés ça et là, avec le gracieux portique si élégant, qui donne accès au bungalow.

———————————

Pour la prochaine fois
(*L'Impartial*, 22 octobre 1918, p. 1, col. 5-6)

Pour l'ouverture de l'Emprunt, tout Saïgon, et principalement les commerçants de la rue Catinat et du boulevard Charner, avaient pavoisé.

Afin d'exciter l'émulation de tous, la municipalité aurait dû organiser une sorte de concours et distribuer des prix aux maisons dont les décorations auraient été les plus réussies et les plas originales. Nous aurions eu ainsi des choses sortant de la banalité ordinaire.

Certes, dimanche, une mention toute spéciale revenait de droit à la maison Courtinat qui, véritablement, s'était surpassée.

La maison Flers avait également fait à l'emprunt une réclame utile.

À noter aussi l'Eden Cinéma, dont la réclame fut la plus originale. Les favoris du public, Cocantin, Judex, N'a qu'un chasse, Belle Mirette, etc., etc., avaient été dessinés par notre artiste indochinois, M. Joyeux, et on pouvait lire le conseil suivant : « Souscrivez ! car ils ont tous souscrit ». Qui donc, après une telle affirmation, ne voudrait imiter Judex ou Cocantin ?

Si un concours avait été organisé, sans aucun doute, les maisons de commerce de la rue Catinat auraient fait assaut de goût et d'originalité et le spectacle en eut été charmant.

C'est une idée à creuser pour la prochaine journée triomphale, celle de la Victoire.

———————————

L'école de dessin de Giadinh

(*L'Impartial*, 6 novembre 1918, p. 4, col. 1-4)

……

Nous avons eu le plaisir de visiter l'école de dessin de Giadinh en compagnie de monsieur Joyeux, inspecteur des écoles d'art de Cochinchine, dont l'heureuse influence se fait de plus en plus sentir. En effet, monsieur Joyeux a ce don rare entre tous, de savoir enseigner.

———————————

(*Bulletin administratif du Tonkin*, 1919, p. 645-649)

Tableau d'avancement du personnel du cadre permanent des Travaux publics pour l'année 1919

Sont inscrits au tableau d'avancement de l'année 1919 :

1° — Pour les grades de sous-ingénieur de 1re classe, inspecteur principal de 1re classe des bâtiments civils et inspecteur principal de 1re classe des chemins de fer :

……

9 Joyeux André, inspecteur principal de 2e cl. des bâtiments civils

……

Proposé par l'inspecteur général des Travaux publics conformément à l'avis exprimé par la commission administrative d'avancement dans ses séances du 25 mars 1919.

Hanoï, le 28 mars 1919

L'inspecteur général des Travaux publics
BONNEAU

———————————

Saïgon

Conseil municipal

(*L'Impartial*, 10 avril 1919, p. 4, col. 5)

……

17° Communication au Conseil des lettres de M. Ninh, conseiller municipal, et de M. Joyeux, inspecteur des écoles.

———————————

ADMINISTRATION

(*L'Impartial*, 15 avril 1919, p. 4, col. 5)

Par arrêté du gouverneur p. i. de la Cochinchine du 3 avril 1919 :

M. Serre, maître d'atelier à contrat, est chargé, en dehors de son service ordinaire à l'école d'art de Biênhoà*, de la direction technique des écoles d'art de Giadinh* et de Thu-dau-môt pendant toute la durée de l'absence de M. Joyeux, inspecteur des écoles d'art indigène, en instance de départ en congé.

———————————

Saïgon
Le départ du « Paul-Lecat »
(*L'Impartial*, 22 mai 1919, p. 1, col. 5)

M^me^ et M. Joyeux

Port de Marseille
(*La Dépêche coloniale*, 26 septembre 1920, p. 3, col. 4-5)

Officiers et fonctionnaires coloniaux embarqués le 22 septembre 1920, sur la *Cordillère*, à destination de l'Extrême-Orient :

Joyeux, inspecteur d'écoles d'art, et sa femme.

L'EXPOSITION COLONIALE DE MARSEILLE (1922)

LES ARTS
Peintres coloniaux
(*L'Europe nouvelle*, 9 janvier 1921, p. 56)

Il n'y a pas bien longtemps qu'eut lieu, à Bordeaux, une exposition coloniale [5]. Mais, faute d'argent, sans tambour ni trompette. Faute d'argent, on dut renoncer à utiliser de remarquables affiches conçues et exécutées par Emmanuel Defert (Indo-Chine), dont on connaîtra bientôt les illustrations des poésies chinoises traduites par Louis Laloy ; de J. Galand (Maroc), qui prend une part heureuse à tous les Salons de la Nationale et de l'Automne, qui est un habile xylographe. et un bon colonel de la Coloniale ; de M. A. Joyeux enfin, peintre d'une extrême richesse d'invention et le véritable créateur de l'enseignement des beaux-arts en Indo-Chine. De tels artistes accompagnés d'autres comme R. de la Nézière, de M^lle^ Karpélès, de Ch. Dufrène (à l'extrême-gauche) dont la *Chasse au Lion* fut une des parures du dernier Salon de la Nationale, feraient plus pour nos colonies que dix ans d'une aride propagande.

Ancien élève de chez Jullian, M. André Joyeux a fondé au Tonkin [*sic*] une école de dessin et de peinture où les jeunes indigènes ont retrouvé le secret perdu d'une culture nationale à l'école de la France. Il a fait d'un vague groupement d'amateurs ce *Salon de Cochinchine* que connaissent tous les voyageurs étrangers et dont M. Ajalbert est peut-être le seul a avoir écrit en France. Enfin, par ses illustrations répandues, par ses albums, M. André Joyeux a donné de l'Indo-Chine et de la vie coloniale une expression graphique qui gagnerait à être connue ici.

Si l'on songe à les convoquer, quelles merveilles ne réaliseront pas à Marseille les élèves indigènes de ce Français qu'ignore la France ?

Ah que les ministres reçoivent notre supplique et qu'on ne nous manque pas la prochaine exposition de Marseille ! L'Art nègre et océanien y auraient chacun leur place, bien entendu, et ce pourrait être l'occasion d'une rétrospective Fournier (ce capitaine au long cours qui se découvrit. si tard un souple talent) à l'abri d'une plus vaste exposition Gauguin. Emmanuel Defert convoquerait les élèves de Joyeux et pourrait, après avoir accroché ses propres toiles, diriger les costumiers travaillant pour le théâtre annamite aux richesses inconnues. De leur côté, le colonel Galand et le poilu Dufrène feraient de la bonne besogne nord-africaine. Alors, nous aurions à l'exposition coloniale une section des Beaux-Arts telle que M. Émile Bernard lui-même confesserait que le soleil d'Orient est moins noir qu'il ne l'imaginait du fond d'une bibliothèque du Caire.

Un soleil favorable encore à l'éclosion, répétons-le, des impérieuses vocations. Nos colonies en ont besoin, et il y a place aux colonies pour nos artistes.

André Salmon.

EXPOSITION COLONIALE DE MARSEILLE
(*L'Impartial*, 19 février 1921 p. 1, col. 4)

.....

prière de demander la notice spéciale à M. Joyeux, artiste-peintre, inspecteur des écoles d'art décoratif, 12, rue Chasseloup-Laubat, Saïgon. (Communiqué).

---

[5] Plus exactement une semaine du tourisme colonial, en juin 1920.

———————

(*Bulletin administratif du Tonkin*, 1921, p. 1226)
(*L'Impartial*, 21 mai et 4 juin 1921)

Par arrêté du gouverneur général de l'Indochine du 17 mai 1921.

M. Joyeux, Inspecteur principal de 1re classe des bâtiments civils hors cadres, directeur des Ecoles d'art indigène en Cochinchine, est nommé, tout en conservant ses fonctions actuelles, Inspecteur des Ecoles d'art décoratif et du dessin de l'Indochine pour compter de la signature du présent arrêté.

Il aura droit à ce titre à l'indemnité annuelle de mille deux cents piastres (1.200 $ 00) pour frais de représentation et de tournée prévue à l'article 16 du Règlement général de l'instruction publique.

———————

EXPOSITION COLONIALE DE MARSEILLE

———

BEAUX-ARTS
(*L'Impartial*, 13 septembre 1921, p. 4, col. 1)

……

Pour tous renseignements concernant cette exposition, s'adresser à M. Joyeux, inspecteur des écoles d'art décoratif, 12, rue Chasseloup-Laubat à Saïgon.

Le Président du Comité,
Signé : EUTROPE.

———————

Saïgon
Départ de l'« André-Lebon »
(*L'Impartial*, 16 novembre 1921, p. 6, col. 4)

L'*André-Lebon* a quitté notre port hier soir, à 15 heures pour Marseille. Voici la liste des passagers :

3° À destination de Marseille

Mme et M. Joyeux, architecte.

———————

CHRONIQUE LOCALE

———

À L'*OFFICIEL*
(*L'Impartial*, 26 novembre 1921, p. 5, col. 3)
(*La Dépêche coloniale*, 31 décembre 1921, p. 3, col. 1)

Missions. — M. Joyeux, inspecteur des Écoles d'art décoratif en Cochinchine, se rendra en mission en France pour participer, sous la haute direction du commissaire de l'Indochine, aux travaux de l'Exposition de Marseille 1922.

……

———————

La participation de l'école des « Arts appliqués » de Hanoï
à l'exposition de Marseille
(*La Dépêche coloniale*, 24 juin 1922, p. 2, col. 6)

M. Hierholtz, directeur de l'Ecole des arts appliqués de Hanoï, a fait au Tonkin ce que M. Joyeux a fait en Cochinchine.

———————————

LE PALMARÈS DE L'EXPOSITION
DE MARSEILLE
(suite)

———————

Récompenses aux collaborateur s

———————

Collaborateurs officiels

———————

Indochine
(*L'Avenir du Tonkin*, 6 mai 1923, p. 1-2)

M. Joyeux, délégué artistique

———————————————

LE PALMARÈS DE
EXPOSITION COLONIALE DE MARSEILLE
(suite)

———————

Récompenses aux exposants
Indochine
hors concours
(*L'Avenir du Tonkin*, 9 mai 1923, p. 1-2)

Grands-prix

Joyeux André

———————————

L'INDOCHINE
par Pierre Guesde, Pierre Guesde, commissaire général de l'Indochine
in
L'Exposition nationale coloniale de Marseille
1922
décrite par ses auteurs
Paris, juin 1923, 314 p., p. 79-99

.....

Sous une frise d'André Joyeux, le bon peintre saïgonnais, retraçant l'œuvre de la science et de la charité au service de la vie humaine, de la naissance à la vieillesse, sont groupés les photographies et les documents qui font revivre la défense extérieure contre les épidémies, la lutte contre les maladies tropicales endémiques, les campagnes

systématiques contre le trachome et la variole, et mettent en relief l'importance des travaux poursuivis dans les instituts techniques et dans les formations sanitaires.

.....

Sur une place, dont le centre est occupé par un vaste bassin d'où émerge la célèbre « Pagode du Pilier », s'élève la Maison commune de Cochinchine, rapportée pièce à pièce de Thudaumot, par M. Joyeux, inspecteur général des Ecoles d'art indochinoises, qui a été le grand animateur de cette petite cité indigène.

LÉGION D'HONNEUR
Ministère des colonies
EXPOSITION COLONIALE DE MARSEILLE
(*Journal officiel de la République française*, 16 août 1923)
(*Les Annales coloniales*, 17 août 1923)

Chevaliers

Joyeux (André-Michel), inspecteur des Écoles d'art décoratif et du dessin en Indochine. 21 ans, 8 mois 13 jours de services dont 16 ans en Indochine. Diplôme d'honneur l'exposition nationale coloniale de Marseille.



Porteuse de fruits
À madame de Mari, en souvenirs de jours heureux passés à ?? (août 1922)

La Vie et les Paroles merveilleuses de Bouddha Gaudama de Kapilavastu

L'Imprimerie Librairie Commerciale
(Anct. C. et H. Ardin), rue Catinat, Saïgon.
(*L'Impartial*, 22 octobre-5 novembre 1921)

A l'honneur d'informer le publie qu'elle met en édition l'œuvre de Pierre Rey : *La Vie et les Paroles merveilleuses de Bouddha Gaudama de Kapilavastu*.

Cet ouvrage, qui paraîtra pour l'ouverture de l'Exposition de Marseille, est appelé à un grand retentissement, non seulement parce qu'il est un monument d'érudition traité par un écrivain de race dont la valeur littéraire s'est déjà affirmée avec « Jacques-Tissier marsouin », mais aussi parce qu'il est illustré par A. Joyeux, l'artiste indochinois admiré et aimé de tous.

Le prix, à la souscription, a été fixé à 30 francs.

Le tirage en sera fait sur papier Hollande, format in-4 Jésus (28 x 38), caractères « Giraldons » de Deberny, avec 22 compositions hors texte.

Nous espérons que vous voudrez bien nous honorer d'une souscription et vous en remercions à l'avance.

———————————

BIBLIOGRAPHIE

(*La Revue indochinoise*, janvier 1923, p. 295-297)

Pierre Rey. — *La vie et les paroles merveilleuses de Bouddha Gaudama de Kapilavastu*. — Illustrations de A. Joyeux. — Saïgon, Imprimerie-librairie commerciale. Ed. Ardin, 1923.

Rien n'est d'une lecture plus reposante que cette traduction de la vie de Bouddha, depuis les plus profondes origines, les diverses incarnations de celui qui devait être Gaudama de Kapilavastu, jusqu'à sa mort devant la ville de Koutheinaron qu'il avait choisie pour achever le cycle de ses existences.

Le bonze Dzewake Rahan, de la communauté de Ouardama, qui écrivit sur des feuilles de palmier la vie du Parfait, débute par une prière ainsi conçue :

« O Gaudama qui sortit plein de gloire et resplendissant de vertus du gouffre sans fond d'une série indéfinie d'existences, je t'adore.

« O saint et pur qui ouvrit et qui illumina les abîmes insondables des ténèbres et de l'ignorance, je t'adore.

Et le pieux récit se déroule, disant la naissance du prince Siddharta, fils de la vertueuse reine Maya de Kapilavastu, ses jeunes années victorieuses de toutes les corruptions, sa vocation qui l'entraîne vers la vie solitaire des bonzes.

Et il réalise en même temps les cinq renoncements, celui qui devait être le roi des rois et ne sera qu'un humble solitaire, méditant son génie jusqu'au jour marqué par le destin pour son ascension à la dignité suprême de Bouddha.

Mais jusqu'à cette victoire définitive que de tentations dans la solitude d'Huruwela choisie par le prince devenu bonze mendiant.

Là, Mura, le mauvais, le démon corrupteur, montre à ses yeux toutes les séductions de la vie de luxure à laquelle il a renoncé sans la connaître ; il suscite contre lui l'armée innombrable des mauvais génies, mais le solitaire n'est point atteint et il continue sa

méditation retrouvant la loi oubliée.... Après les prodiges terrestres qui ont proclamé sa qualité de Bouddha, voici que commencent les années d'apostolat.

Bouddha mendiant, tel le plus humble des moines, qui, selon le rite, demande au passant sa nourriture, il va prêcher la loi révélée à sa profonde intelligence. Bouddha qui, désormais, a défendu à ses disciples de l'appeler du nom de Gaudama, prêche la doctrine dans le pays de Rajagriha, et ses adeptes sont nombreux « comme les fleurs sur les arbres ». Mais comme son père le roi Suddhodana, vieillissait tristement dans son palais de Kapilavastu, Bouddha revient vers son ancienne cité.

Puis ce sont des années d'enseignement, les prodigieuses conversions où les plus fortunés deviennent spontanément bonzes mendiants, car la pauvreté et la vie solitaire sont parmi les dix grandes vertus. Les parfaits quittent leurs richesses, et mendient leur nourriture.

Et enfin la mort du Bouddha devant la cité de Koutheinaron, ses somptueuses funérailles, ses reliques distribuées chez les peuples et les rois qui l'avaient aimé, et les temples magnifiques élevés pour les abriter à Rajagriha, à Koutheinaron, à Wetlhalie, à Kapilavastu.

D'un bout à l'autre de cette traduction, on est pris par le charme naïf de la légende religieuse profonde jusqu'à englober tous les mythes connus. Le Bouddha et sa vie au désert où le malin l'assaille, le jeûne et la méditation qui l'en délivrent, la prédication nomade du Parfait suivi de sa multitude de disciples qui grossit tous les jours, tout cela s'apparente bien vite a des choses connues et rajeunies par l'Occident.

Mais voici la légende de Maytra Kauyaka, le lointain Ulysse qui, emporté par les hasards d'un naufrage, vient aborder en des îles mystérieuses où des danseuses célestes, des Apsaras, attirent dans des palais fabuleux où il oublie longtemps sa patrie. Encore au gré des flots, car il a fui les enchanteresses et dans une cité maudite il aborde, une ville de feu contenue par trois enceintes de fer : l'enfer.

Et dans cet enfer bouddhique, que de choses nous reconnaissons sans parler du mystérieux supplicié dont un vautour ronge le foie !

M. Pierre Rey a su donner à tout cela un charme inimitable d'une sereine poésie, des pages entières seraient à citer ; voici par exemple la prière que le prince Kaloudari adresse à Gaudama pour lui demander de revenir vers son père vieillissant :

« O très illustre Phra, très saint et très pur Bouddha, voici que les pluies ont cessé et que le temps propice aux voyages est revenu.

« Voici que les arbres vont se couvrir de fleurs le long des routes ; que les lotus blancs, les lotus bleus, roses des eaux, vont fleurir à « la surface des étangs.

« Voici que dans les bois les oiseaux vont chanter en bâtissant leurs nids.

« La saison propice aux longs voyages est revenue, ô Bouddha, et là-bas au pays de Kapilavastu d'où je viens, le roi Suddhodana, votre père, gémit dans son palais et réclame humblement votre retour. »

Et ce récit de la mort du Bouddha devant la cité de Koutheinaron :

« Dès qu'il fut étendu, les deux arbres Salas, bien qu'on ne fut pas à la saison fleurie, se couvrirent de pétales. Puis tous les arbres de la forêt proche eurent à leur tour un renouveau instantané. Les cinq espèces de lys fleurirent sur toute la terre. La montagne Hymawonta brilla de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Les génies pressés dans les airs firent pleuvoir sans interruption des fleurs au parfum céleste autour de la couche où le maître allait mourir… »

Le poète que fut M. Pierre Rey a eu le bonheur posthume de trouver en M. Joyeux, un interprète de grand talent qui a fait de l'ouvrage une véritable œuvre d'art ; ses enluminures ont toute la grâce primitive du texte, ses Bouddhas nimbés donnent à chacune d'elles, un charme pieux et une délicate vétusté ; il faudrait tout citer depuis la méditation de Bouddha au pied de l'étang aux lotus et les magnifiques enluminures du palais de Suddhodana et celles de la vie du Bouddha devenu bonze solitaire, où le charme mystique se mêle à la violence de la nature équatoriale, et enfin la sérénité de

cette ultime [strophe] où le Bouddha, prêt de sa fin, s'adresse à un jeune messager lui disant : « Va vers ma mère, enfant, et dis lui qu'elle prépare pour moi la chambre où je suis né car je reviens de loin pour y mourir ».

Grâce à la précieuse collaboration de M. Joyeux, pour la première fois peut être une œuvre d'art a pu être réalisée dans les imprimeries de Saïgon et cela vaut bien la peine d'être signalé.

P. B.

LA TERRE DE BOUDDHA

BIBLIOGRAPHIE.
(*Revue indochinoise*, juillet 1924, p. 491)

Rey (P.), et Joyeux. La terre de Bouddha. — Paris, Ed. Bernard, 1923 (0, 38 x 0, 285) ; 82 pp. Sonnets de Pierre Rey, ornés de 33 aquarelles par André Joyeux. Préface de M. Albert Sarraut.

———————

Un officier poète
Pierre REY
(*France Indochine*, 28 novembre 1936, p. 1, col. 1-2)

Parlant dernièrement des officiers-écrivains qui faisaient, il y a vingt-deux ans, partie de notre cénacle des « Pages Indochinoises », filiale locale du petit groupe artistico-littéraire dont le siège est à Paris je citais, parmi les disparus, Pierre Rey (capitaine Régnier) tombé à l'ennemi pendant la Grande Guerre.

Pierre Rey a publié plusieurs romans dont un, intitulé « Dans le Golfe de Siam » qui lui a été inspiré par un séjour à Ha-Tiên (Cochinchine) et qui compte parmi les meilleurs de la littérature indochinoise. Récit simple, style dépouillé, histoire émouvante et, j'ai de fortes raisons de la croire sinon autobiographique du moins vécue Ce livre a paru chez Plon en 1907.

Sept ans après, au début de l'année tragique, Pierre Rey donnait, admirablement illustré, une nouvelle œuvre ayant pour titre «La vie et les paroles merveilleuses de Bouddha Gautama Kapilawastou » Les illustrations étaient dues au crayon d'André Joyeux qui avait fait, jadis, ses débuts au « Topo », petit organe des T P. auquel collaborait le regretté camarade J. B. Saumont. Illustrations brillantes et qui devaient être suivies d'une série tout à-fait remarquable.

La troisième et dernière œuvre indochinoise de Pierre Rey fut « La Terre de Bouddha », superbe album où 32 sonnets du poète sont magistralement commentés par autant d'aquarelles de A. Joyeux. L'auteur y exalte le charme prenant, la beauté souveraine de maints coins des divers pays de l'Union indochinoise.

……

Paul Viviane

———————————

S. I. I.
(Syndicat d'initiative de l'Indochine)
(*L'Impartial*, 16 novembre 1923, p. 6, col. 2)

.....

M. Mignon propose au Syndicat d'initiative d'organiser une exposition des Beaux-Arts à Saïgon. Une discussion assez longue, à laquelle prennent part tous les assistants, s'engage à ce sujet. Il en résulte que le Syndicat d'initiative accepte en principe l'organisation d'une exposition et charge MM. Mignon, Berquet et Loye de présenter à la prochaine séance, après entente avec M. Joyeux, un premier projet. Cette exposition sera faite au bénéfice d'une œuvre de solidarité locale ou métropolitaine. Elle aurait lieu probablement avec la collaboration des Etudes Indochinoises et la date en sera fixée vers la fin de janvier et le commencement du mois de Février 1924 pour permettre la coïncidence de cette manifestation avec le Têt et le passage annoncé de touristes à Saïgon.

(*L'Avenir du Tonkin*, 9 décembre 1923 et 4 janvier 1924)

Architecte hors classe.

VILLE DE SAIGON
RÉVISION
de la liste électorale coloniale française

Liste générale des électeurs maintenus pour l'année 1924
(*L'Impartial*, 31 janvier 1924, p. 3, col. 4)

Joyeux André Michel

SOUS L'ŒIL DU BOUDDHA, film

SOUS L'ŒIL DU BOUDDHA
(*L'Impartial*, 19 avril 1924, p. 10, col. 3-4)

Ce drame asiatique, composé et mis à l'écran par M. André Joyeux, a été présenté hier aux représentants de la Presse locale, par son auteur, dans la salle du Casino.

Les échos du succès remporté en France par cette belle production qui a été accueillie avec une curiosité sans cesse renouvelée dans les établissements des grands boulevards à Paris sont pleinement justifiés. Ce film sera mieux apprécié encore ici où aucune des finesses du jeu des acteurs, aucun souci de détail du mobilier, du costume ou des édifices n'échappera à un public averti.

Le talent de peintre de l'auteur est connu de tous les Cochinchinois et c'est dire avec quel souci d'art les titres sont présentés que d'écrire qu'ils sont tous de la main du maître dessinateur.

Questionné sur les moyens employés pour la réalisation à l'écran, M. Joyeux nous a dit : « Une action cinématographique doit être simple, claire et n'avoir besoin, pour être suivie du spectateur, que d'un minimum de texte qui doit tendre à ne traduire que la parole des acteurs. Le texte mis sur le papier et bien charpenté, chaque scène se compose comme un tableau de chevalet ou comme une large fresque animée. Les acteurs sont ce que les fait le metteur en scène. Tout cabotinage doit être soigneusement proscrit. Le professionnel, contrairement à ce que l'on pourrait croire, demande une surveillance constante, il a du *métier* et ce mot seul, en art, est odieux. Tous les personnages qui figurent dans ce film ont été recrutés parmi le personnel indigène du commissariat de l'Exposition coloniale de Marseille. Le héros principal était secrétaire de l'agent de paiement, tel autre était maçon, tel autre cuisinier des troupes indigènes. Vous voyez le résultat obtenu. »

Ce résultat est de premier ordre. Nous félicitons vivement l'auteur et engageons le public à aller voir ce film curieux et passionnant, d'une haute tenue artistique et morale, d'une conception bien française, où chaque scène a l'équilibre et la beauté d'une composition picturale animée du souffle intense de la passion et de la vie, qui se déroule sous les yeux en des photographies lumineuses d'une remarquable intensité.

Hanoï
(*L'Avenir du Tonkin*, 8 janvier 1925, p. 2, col. 3)

« Sous l'œil de Bouddha ». — Au cinéma Palace va être projeté aujourd'hui jusqu'au 13 janvier le film « Sous l'œil de Bouddha ».

La mise en scène est de A. Joyeux, le peintre indochinois, et la réalisation cinématographique de R. Tétart, le chef du service cinématographique du Gouvernement général.

C'est avec plaisir que nous verrons sur l'écran cette œuvre due à deux Indochinois bien connus dans la Colonie.

Hanoï
(*L'Avenir du Tonkin*, 9 janvier 1925, p. 2, col. 1)

« Sous l'œil de Bouddha », drame annamite — (Extrait de la *Cinématographie française*) : Voilà de l'exotisme sincère et vrai ; le film a été tourné par le peintre indochinois Joyeux avec le concours de M. Tétart, chef du service cinématographique de l'Indochine. Et tous les interprètes [choisis] par ces deux spécialistes de l'Indochine sont des Annamites dont vous aurez quelque difficulté à prononcer les noms, riches de consonnes plus que de voyelles.

Un thème dramatique permet à ces indigènes d'exprimer des sentiments à la fois subtils et complexes avec une telle netteté que pas une nuance de la pensée n'échappe au spectateur. L'art annamite rappelle nécessairement celui de Sessue Hayakawa [6].

Et quels féeriques décors ! Il y a des danses bien curieuses alternant avec des scènes pathétiques. Il y a toute l'Indochine et toute l'âme asiatique.

En résumé, un beau film qui doit être vu et qui aura partout et auprès de tous les publics le plus vif succès.

---

[6] Acteur et producteur japonais (1889-1973).

LES DÉPLACEMENTS
du gouverneur général
(*L'Impartial*, 23 septembre 1924, p. 1, col. 2)

M. Merlin, gouverneur général de l'Indochine, accompagné de son chef de cabinet, M. Châtel, s'est rendu lundi dernier à l'école des Beaux-Arts de Biênhoà. Reçu par M. Butel, administrateur chef de la province de Biênhoà, et M. Joyeux, inspecteur des Ecoles des Beaux-Arts, le Chef de la colonie visita l'établissement et s'intéressa à divers travaux exécutés par les élèves sous la direction de Mme et M. Balix.

……

M. le gouverneur Cognacq
à l'École des arts décoratifs de Biênhoà
(*L'Impartial*, 13 janvier 1925, p. 1, col. 2-3)

……

Une pétarade éclata lorsque M. Cognacq, guidé par M. Butel et M. Joyeux et suivi par Mme Butel, Mme et M. Balick, M. l'administrateur adjoint de Montaigut et par le représentant de l'*Impartial* pénétra dans l'école.

Nouvelles administratives
(*L'Impartial*, 15 janvier 1925, p. 8, col. 3)

Un congé administratif de huit mois à solde entière de présence est accordé à M. Joyeux, architecte hors classe des Bâtiments civils, inspecteur des écoles d'art décoratif en Cochinchine, pour en jouir à Paris.

Le départ de M. Joyeux,
inspecteur des écoles d'art décoratif en Indochine
(*L'Impartial*, 11 février 1925, p. 7, col. 5)

Une réunion intime et charmante, toute à l'honneur de ceux qui en furent les organisateurs (M. Huynh-dinh-Tuu et le personnel de l'école) groupait les élèves des écoles d'art indigène de Cochinchine qui faisaient leurs adieux à M. Joyeux, inspecteur des écoles d'art décoratif, qui va nous quitter par le paquebot *Chantilly*.

Un excellent repas fut servi dans une des grandes salles de l'école de Giadinh et la franche intimité régna.

……

Saïgon
Départs
(*L'Avenir du Tonkin*, 22 février 1925, p. 1, col. 4)

Sur le *Chantilly* doivent quitter Saïgon cette nuit, … l'architecte Joyeux…

L'EXPOSITION DES ARTS DÉCORATIFS, Paris

La Cochinchine à l'exposition des Arts décoratifs
(*L'Impartial*, 22 mars 1924, p. 4, col. 4)

M. Joyeux, inspecteur des Ecoles d'art décoratif et du dessin, est chargé de la participation de la Cochinchine à l'Exposition internationale des Arts décoratifs de Paris, en 1925.

Les dépenses résultant de cette participation seront imputables jusqu'à concurrence de dix mille piastres (10.000 $ 00) sur le crédit de 150.00 $ 00 prévu au chapitre XXVII, article 2 du budget de l'exercice 1924 pour « Organisation des Foires et Expositions ».

Une avance de trois mille piastres (3.000 $ 00) renouvelable par tranches de mille piastres (1.000 p. 00) et prélevée sur le crédit susvisé de dix mille piastres, sera mise à la disposition de M. Joyeux, inspecteur des Ecoles d'Art décoratif et du dessin en Cochinchine, pour l'acquittement des dépenses de préparation de cette participation.

Cette avance sera justifiée dans le formes et dans les délais prévus de l'article 149 du décret du 30 décembre 1912 sur le Régime financier des colonies.

———————————

L'Exposition des arts décoratifs
L'Exposition des écoles indochinoises
(*Comœdia*, 27 avril 1925, p. 4)

.....

L'instruction professionnelle des indigènes a été particulièrement développée, sous la direction de M. Joyeux, inspecteur général de l'enseignement des beaux-arts en Indochine.

———————————

L'EXPOSITION DES ARTS DÉCORATIFS
(*Les Annales coloniales*, 28 avril 1925, p. 1, col. 5)
(*L'Avenir du Tonkin*, 5 juin 1925, p. 5, col. 2-3)

.....

Dans une belle galerie est installée l'école des arts indigènes de Cochinchine. Ce sont les produits des écoles d'art de Biên-hoà, de Thudaumot, de Gia-Dinh, réunis par M. Joyeux, inspecteur général de l'enseignement des beaux-arts.

———————————

AUX ARTS DÉCORATIFS

———————————

À propos de inauguration de la Section coloniale
(*La Dépêche coloniale*, 17 mai 1925, p. 2)

L'exposition des écoles d'art indigène d'Indochine est due à l'initiative et au bon goût de M. Joyeux, inspecteur général de l'enseignement des beaux-arts en Indochine.

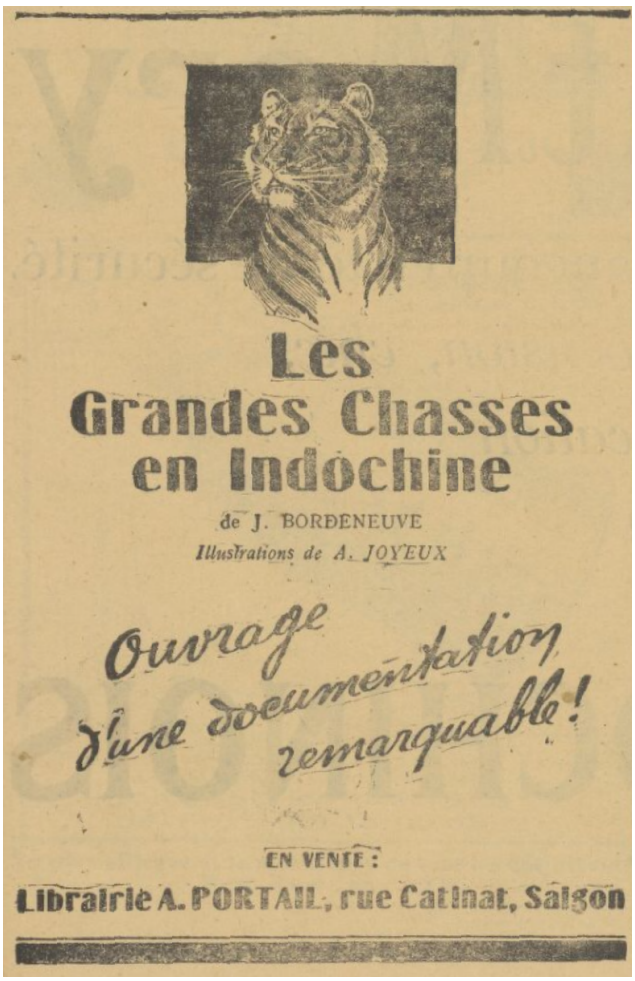
———————————

L'INDOCHINE À L'EXPOSITION DES ARTS DÉCORATIFS
(*Monde colonial illustré*, septembre 1925, p. 200-201)

Signalons enfin, dans le domaine des Arts appliqués, toute une série d'échantillons d'appareillage électrique et de quincaillerie artistique et rappelons que tous ces résultats sont dus en grande partie à l'œuvre entreprise depuis de longues années dans ce pays par André Joyeux qui a dirigé l'enseignement de ses écoles.

LES GRANDES CHASSES

Les Livres
J. Bordeneuve,
Les grandes chasses en Indochine
Illustrations de A. Joyeux
Librairie A. Portail, Saïgon
(*L'Impartial*, 24 juin 1926, p. 3)



La Première Foire de Saïgon

L'inauguration da pavillon des Beaux-Arts, du campement moï
et de l'exposition de l'Automobile et du Cycle
(*L'Impartial*, 20 décembre 1927, p. 1-2)

.....

L'inauguration du pavillon des Beaux Arts

M. Joyeux fut directeur de l'école d'Art de Cochinchine. Son administration fut excellente, nous dit-on : sa peinture nous prouve qu'il peut-être inutile d'avoir le moindre talent pour diriger une école d'art. Dans ses peintures, pas un personnage, pas un rocher, pas un arbre qui ne penche, et spécialement à droite. C'est très curieux.

Nécrologie
(*Saïgon républicain*, 4 septembre 1929 , p. 6, col. 3)

Nous apprenons avec regret le décès, survenu en France le 11 juillet 1929, de
M. André Joyeux,
chevalier de la Légion d'honneur
architecte hors-classe des Bâtiments civils de l'Indochine, en retraite.

Rentré en France depuis deux ans, il jouissait au milieu des siens d'un repos mérité. Il s'est éteint à l'âge de 59 ans, au moment où ses nombreux efforts ayant été couronnés de succès, la récompense obtenue, il pouvait aspirer à de saines joies, dans notre doux pays de France.

M. André Joyeux, en dehors de ses occupations, avait apporté à Saïgon son concours de brillant dessinateur à différentes feuilles locales, « L'Information d'Extrême-Orient » et « l'Impartial », entre autres.

L'illustration si belle de « La Vie de Bouddha » fut une de ses œuvres, et nos la moindre.

C'est une vieille et sympathique figure cochinchinoise qui disparait en la personne de M. André Joyeux. Nous adressons à sa veuve ainsi qu'à ses enfants et à tous les membres de sa famille, nos condoléances émues et sincères pour la perte cruelle qu'ils viennent d'éprouver.

M. André Joyeux est décédé
(*L'Impartial*, 30 août 1929, p. 2, col. 4)
(*Le Colon français*, 7 septembre 1929 : Nos artistes disparaissent)

Nous apprenons, avec le plus vif regret, la mort de M. André Joyeux, architecte hors classe des bâtiments civils de l'Indochine en retraite, survenue en France le 11 juillet dernier.

Élève de l'Académie Jullian, M. Joyeux était bien connu en Cochinchine où il arriva vers l'année 1903 [Hanoï, 1904, Saïgon, 1907]. Nommé au Tonkin inspecteur des bâtiments civils, il s'occupa de la surveillance de toutes les constructions administratives réalisées à cette époque, parmi lesquelles le palais du Gouverneur.

Affecté ensuite à Saïgon, il prit la direction de l'École d'art appliqué de Giadinh [d'abord de celle de Biênhoà] et, par la suite, devint inspecteur général des Écoles professionnelles de Cochinchine auxquelles il donna un grand essor.

Indépendamment de ses fonctions, il s'intéressa à toutes les entreprises artistiques privées ou publiques de la Colonie.

On peut voir une de ses œuvres représentant Brennus dans la salle de l'Eden Cinéma.

Rentré en France, il y a quelques années, il fut chargé par le gouvernement de l'organisation de divers pavillons artistiques à l'Exposition de Marseille.

M. André Joyeux laisse en Indochine de très nombreux amis ; sa cordialité, sa bonne humeur lui avaient conquis toutes les sympathies.

L'*Impartial* prie Mme Joyeux, sa famille et les nombreux amis du défunt de trouver ici l'expression de ses sincères condoléances.

———————————

La Mort d'un artiste

———————

ANDRÉ JOYEUX,
l'animateur des Ecoles d'Art de Cochinchine,
s'est éteint dans sa villa de Saint-Julien (Marseille)
(*La Dépêche d'Indochine*, 6 septembre 1929, p. 2, col. 2)

Qui ne se souvient de Joyeux, l'artiste qui aida à la renaissance de l'art indochinois ? À Bienhoa, à Giadinh et en d'autres points de Cochinchine il a su réveiller chez les indigènes ce respect d'un style local que beaucoup d'entre eux avaient tendance à noyer en des alliances étrangères.

Architecte de talent, il construisit l'église d'Hanh-thong-Tày, que M. Denis Lê-phat-An* lui confia. Ce fut la première église d'Indochine avec coupole [7].

Peintre, il laissa à la colonie de nombreuses toiles. Quelques-unes ornent nos monuments publics. Les habitués de l'Eden peuvent encore admirer l'une d'elles : *les Buveurs de bière*.

Aussi nos concitoyens ont-ils appris avec regret la disparition de celui qui, pendant de longues années, dirigea avec compétence nos écoles d'art et sut faire passer dans ses œuvres un peu de son affection pour la Cochinchine.

Le gouvernement avait tenu à récompenser ses efforts artistiques en le décorant de la Légion d'honneur. Et c'est entouré d'estime et de solides amitiés que Joyeux s'est éteint, à l'âge de 59 ans, dans les bras de sa compagne dévouée.

À Mme Vve Joyeux, à tous les siens, la *Dépêche* adresse ses condoléances émues.

———————————

Saïgon

(*L'Impartial*, 23 septembre 1929, p. 9, col. 4)
(*L'Avenir du Tonkin*, 30 septembre 1929, p. 6, col. 4 : début)

Une messe de Requiem pour le repos de l'âme de M. André Joyeux. — Une messe de Requiem a été dite à la cathédrale de Saigon, le samedi 28 septembre 1929 à 6 heures du matin, pour le repos de l'âme de M. André Joyeux, ancien inspecteur des écoles d'art indigène de Cochinchine.

---

[7] CQFD.

Le personnel des écoles d'art appliqué de Giadinh, Thudaumot et Biênhoà a l'honneur de prier les amis et connaissances de M. André Joyeux, de bien vouloir assister à cette messe de Requiem.

Le personnel des écoles d'art de Cochinchine.

Suite :
Besson successeur.